

BULLETIN SALESISIEN

Organe des Œuvres de Don Bosco
et de l'association des Coopérateurs Salésiens

XXVI^e ANNÉE — N^o 305 — NOVEMBRE 1904.

SOMMAIRE: Précieux Autographe de Notre T.-S. Père le Pape Pie X à la Pieuse Union des Coopérateurs Salésiens — La véritable affection pour les défunts — La seconde Exposition triennale salésienne — Missions de Don Bosco: *Colombie, Mallo-Grosso* (Brésil) — Le Culte de Marie Auxiliatrice: *Congrès Marial de Rome* — Grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice — Chronique salésienne: *Ile de Guernesey* (Angleterre), *Bethléem, Oran* — Vie de Mgr. Lasagna — Coopérateurs défunts.

Précieux Autographe de Notre T.-S. Père le Pape Pie X à la Pieuse Union des Coopérateurs Salésiens

Turin, le 21 septembre 1904.

Bien chers Coopérateurs
et zélées Coopératrices,

TOUT récemment et par l'intermédiaire de notre vénéré Protecteur, l'Éminentissime Cardinal Mariano Rampolla del Tindaro, je déposais aux pieds de Sa Sainteté un compte-rendu succinct sur l'état de votre Pieuse Union, sur la multiplicité de vos entreprises, sur votre nombre toujours croissant et sur l'activité de votre zèle généreux et si digne d'éloges. J'y étais conduit surtout par la pensée de faire une chose agréable au Saint-Père qui a tant à cœur l'éducation chrétienne de la jeunesse, et n'est-ce pas là le but principal de votre

Pieuse Union et le moyen facile entre tous pour obtenir *la restauration de toutes choses en Jésus-Christ*? Un autre motif m'y poussait encore, celui de vous manifester ma vive et profonde reconnaissance, à vous qui, chaque jour, me donnez tant de preuves de votre charité et de votre zèle si industrieux. Ces preuves, je viens encore de les constater au cours de mes derniers voyages à travers l'Italie septentrionale, l'Autriche-Hongrie, tout particulièrement dans la province de Galicie, ainsi qu'à travers la Suisse et la Belgique.

Et Notre T. S. Père qui eut toujours pour Dom Bosco et ses Œuvres une affection et une estime toute spéciale, m'a fait l'honneur par un acte spontané d'exquise bienveillance, de répondre au rapport que je lui avais adressé, par

le précieux autographe que je vous transcris plus bas en le faisant suivre de la traduction aussi fidèle que possible en votre belle langue française.

Comme vous le verrez, bien chers Coopérateurs et zélées Coopératrices, cette magnifique lettre vous est tout entièrement adressée, et vous devez grandement vous en réjouir dans le Seigneur; n'est-elle pas l'approbation la plus large en même temps que la plus autorisée donnée à votre Pieuse Union? En elle j'y vois en effet hautement loué le but que vous poursuivez et j'y constate que votre Union est recommandée à tous les diocèses, à chaque ville et à chaque paroisse, bien plus, à tous les catholiques; j'y vois renouvelée la concession de tous les privilèges et de toutes les indulgences déjà accordées par les Souverains Pontifes Pie IX et Léon XIII, et, pour mettre le comble à sa bonté, Sa Sainteté fait des vœux pour que *partout, dans les villes, comme dans les villages, l'on s'inspire de l'esprit du Fondateur des Salésiens, que l'on en vive et qu'on l'accroisse encore par l'affection qu'on lui portera*: c'est précisément ce que vous faites, bien-aimés Coopérateurs.

Léon XIII, de vénérée mémoire, avait déjà dit à l'occasion du premier Congrès Salésien tenu à Bologne: *Il est certain que quiconque par son crédit ou son travail seconde les entreprises et les fatigues de la Famille Salésienne mérite éminemment de la religion et de la société civile.* (1) Ces paroles qui nous remplirent alors de reconnaissance et de confusion, Notre Saint Père Pie X, glorieusement régnant, a voulu les répéter plus solennellement encore.

(1) Lettre autographe, en date du 3 avril 1895, adressée à l'Éminentissime Cardinal Svampa, archevêque de Bologne.

De nouveau confus et reconnaissants pour cette preuve de la grande bonté du Souverain Pontife à notre égard, notre devoir, bien chers Coopérateurs, sera de correspondre de plus en plus aux espérances qu'il fonde sur nous. Vous n'ignorez pas que votre Pieuse Union est une association canoniquement érigée, *dont les membres, parmi toutes les diverses et multiples œuvres de piété et de charité, se proposent plus spécialement de prendre soin de la jeunesse pauvre et abandonnée* (1). Or, je le répète, le Saint Père n'a rien plus à cœur que l'éducation chrétienne de la jeunesse, et puisqu'il compte sur vous d'une façon toute particulière, vous, chers Coopérateurs, travaillez toujours davantage à cette fin. Aidez à recueillir les enfants et les jeunes gens dont l'âme est en danger de se perdre; adressez-les aux Patronages, les jours de fête; secondez en personne MM. les Curés dans l'enseignement de la doctrine chrétienne, et continuez à venir à notre aide par vos aumônes charitables, afin que nous puissions continuer, nous aussi, à élever dans nos Oratoires le plus de jeunes gens possible, et à poursuivre toutes les autres entreprises que la Divine Providence a confiées et continue de confier à nos soins. Ce sera la meilleure manière de montrer notre reconnaissance au Vicaire de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Je me réjouis de l'occasion qui m'est ainsi offerte, pour me recommander moi-même et toutes nos œuvres à vos ferventes prières, et je me dis une fois encore, bien chers Coopérateurs et zélées Coopératrices, votre très oblige serviteur

abbé Michel Rua

(1) Bref de S. S. Pie IX, en date du 9 mai 1876.



PIUS PP. X.

Dilecte Filii, salutem et apostolicam benedictionem.

SI consentanea meritis expectanda a Nobis benevolentia est, multam erga te dilectionem praeferre Nos equidem decet, qui Salesianam Sodalitatem ad illustriores laudes constanti progressionem contendere iamdiu perspiciamus.

Ab illustri excitata viro, in quo christianarum virtutum exemplar, caritate principe, luceret, atque ad gloriam Deo comparandam candide uniceque adlaborans, maxima coetus commoda societati hominum peperit, quorum perficiendae virtuti multa in toto orbe opera suscepit, praesentium ingenio temporum nullam partem posthabito. Amplificatam mirifice sodalitem non modo sodalium numero, qui vitam communi instituto agant, sed etiam accessione eorum, qui ob collatam opem et ob sacra emolumenta percepta cooperatorum nomine gaudent, et Ipsi iam pridem novimus et tuo confirmatum testimonio videmus. Ostendit id et declarat Sodalitatem Salesianam, quod quidem laudi solatioque est, carissimam christiano populo esse, cuius sanctitudini serviens, utilitati servit. Placet tamen fideli omni, omnique aut dioecesi, aut civitati, aut paroeciae commendare illam enixius, velint uti omnes eandem complecti voluntate et gratia pro-

gredienti, ea praesertim de caussa quia in instituenda christiane iuventute, mirum cum quanto convictus humani incremento, sodalitas tota est. Etenim puerorum adolescentiumque formare animos rem omnium gravissimam pro conditione temporum putamus quae sane quemadmodum vehementissime sollicitudinem Nostram semper exauit, ita debet ad omne genus subsidia Christifidelium incitare voluntates. Hi autem optimum providentissimumque fecerint, si nomine dato cooperatorum coetui, Salesianam familiam exauserint: navata enim in hunc modum opera ingenti ipsis ac sodalitati commodo erit, molestiae ipsis non erit. Quoniam vero Salesianis cooperatoribus singularis ac praecellens quaedam significatio favoris ab utroque Decessore Nostro Pio IX ac Leone XIII fel. rec. nullo tempore defuit, sacrarum praecipue indulgentiarum thesauris reclusis, haec ipsa iterare ac renovare libet benevolentiae testimonia, ob eamque rem Indulgentias omnes atque universa privilegia laudato cooperatorum coetui antea tributa, Nos quoque propensissima voluntate concedimus. Addimus autem ex intimo corde votum, ut ordo idem cooperantium, tam insigni meritorum nobilitate conspicuus, numerumque ad tercenta hominum millia, sicut est Nobis relatum, brevi tempore assecutus, maiora in dies incrementa capiat, eoque Dei gratia pertingat, ut sive in urbibus sive in pagis, ubicumque aut spiritus foveatur legiferi Salesianorum patris aut alatur amor, novis amplificetur asseclis, rei in primis Episcoporum cura favente. Nostrum praeterea studiosum erga Sodalitatem animum Apostolica Benedictio testetur, quam tibi singulisque sodalibus peramanter in Domino impertimur.

Datum Romae, apud S. Petrum, die XVII Augusti anno MCMIV, Pontificatus Nostri secundo.

PIUS PP. X.

*Dilecto Filio MICHAËLI RUA,
sacerdoti ac supremo Sodalitatis Salesianae Moderatori,
Augustam Taurinorum.*

PIE PP. X.

à son très cher Fils, salut et bénédiction apostolique.

Si Notre bienveillance doit s'étendre en proportion des mérites, Nous sentons aujourd'hui le besoin d'affirmer publiquement Notre affection pour vous, car Nous constatons de jour en jour que la Société Salésienne va toujours en progressant et est de plus en plus digne des éloges qui lui sont décernés.

Ayant eue pour fondateur cet illustre homme de Dieu en la personne duquel resplendissaient toutes les vertus et plus spécialement la charité, uniquement consacrée à promouvoir la gloire de Dieu, que d'immenses avantages cette Union apporta à la société civile en même temps qu'elle procura le salut de tant d'âmes par le moyen de nombreuses œuvres entreprises dans toutes les parties du monde, et parfaitement adaptées aux besoins des temps présents ! Qu'il est admirable le développement de cette Société, non seulement par le nombre des associés qui mènent la vie commune, mais encore par l'adjonction de ceux qui, par le concours qu'ils apportent, comme par les avantages qu'ils en retirent, sont désignés sous le nom de Coopérateurs ! C'est un fait que Nous connaissons Nous-même depuis longtemps et que vous Nous avez encore confirmé par votre témoignage.

Cela démontre bien clairement, et c'est à sa louange en même temps qu'à Notre édification et à Notre consolation, que la Société Salésienne est très chère au peuple chrétien, car non contente de concourir à son bien spirituel, elle travaille encore à son avantage temporel.

Il Nous plaît toutefois de la recommander plus vivement que jamais à tous les fidèles chrétiens, à tous les diocèses, à toutes les villes et paroisses, pour que tous et chacun veuillent bien nourrir envers elle des sentiments d'affection et d'appui toujours plus forts, eu égard surtout à ce motif qu'une telle Société est entièrement consacrée à l'instruction chrétienne de la jeunesse pour le plus grand avantage de la société humaine.

Et, de fait, considérant l'état des temps actuels, Nous estimons que l'éducation de la jeunesse est la chose la plus importante, à laquelle Nous avons consacré toutes nos forces et tous nos soins; elle doit donc sans aucun doute enflammer le cœur des fidèles chrétiens et les exciter à profiter de tout ce qui leur peut venir en aide dans ce but. Or, ils feront chose très bonne et très efficace en donnant leur nom à l'Union des Coopérateurs et en augmentant ainsi le nombre des inscrits à la famille salésienne, car une telle coopération, d'une part, profitera avantageusement à l'Union et d'autre part ne leur suscitera aucun inconvénient.

Et de même qu'il ne manqua jamais aux Coopérateurs salésiens de variés et même très spéciaux témoignages de la sincère affection de Nos deux prédécesseurs, Pie IX et Léon XIII, d'heureuse mémoire, tout particulièrement dans la distribution des trésors des Saintes Indulgences, de même également Nous plaît-il de répéter et de renouveler ces mêmes témoignages d'affection, et pour cela *Nous accordons, Nous aussi, dans toute l'effusion de notre âme, à la susdite Union des Coopérateurs, toutes les indulgences et privilèges qui lui ont été déjà accordés.* En outre, et du plus profond de Notre cœur, Nous faisons des vœux pour que cette même Union des Coopérateurs, si belle par l'excellence des mérites et qui, dans un délai bien court, comme il Nous l'a été rapporté, a atteint le chiffre de près de trois cent mille associés, prenne de jour en jour un développement plus grand, et arrive, grâce à Dieu, à ce que partout, dans les villes comme dans les villages où l'on vit de l'esprit du Fondateur des Salésiens et où l'on aime à s'en imprégner, il se présente de nouveaux disciples aidés et soutenus par le zèle des Évêques.

Que la Société Salésienne reçoive ici comme gage de Notre bienveillance la Bénédiction Apostolique que Nous vous accordons à vous et à chacun des membres de la Société dans la plus vive union avec Notre-Seigneur.

Donné à Rome, près Saint Pierre, le 27 août de l'année 1904, la seconde de Notre Pontificat.

PIE PP. X.

*A notre très cher fils Michel Rua
Recteur Majeur de la Société Salésienne
Turin.*

La véritable affection pour les défunts

Voilà, chers Coopérateurs, une intention toujours pleine d'actualité, surtout en ce mois de novembre, communément et chrétiennement appelé le mois des Morts. La mort n'est jamais longtemps sans faire son apparition et se choisir quelque victime parmi les êtres qui nous sont le plus chers. Trop souvent, hélas ! elle passe couchant dans la tombe une mère, un père, un frère, une sœur, un ami, et elle nous plonge dans les regrets d'une séparation cruelle, dans les tristesses et les noirs chagrins.

Pleurons nos morts, rien n'est plus légitime. Mais ne nous abandonnons pas à une douleur excessive et égoïste. Elle n'est pas morte l'âme de celui que nous pleurons. Pourquoi tant nous attarder à pleurer sur sa dépouille mortelle ? Regardons plus loin dans les régions de l'au-delà : son âme est là vivante, immortelle et nous restant unie par les liens étroits de la charité de Jésus-Christ. Voyons-la partagée entre la joie de se voir délivrée de ce corps de mort et proche de la récompense, et les souffrances inénarrables du Purgatoire.

Vous dites que vous aimez vos morts ? Vous ne vous contenterez donc pas de vous répandre en vains regrets et en larmes inutiles. Une affection véritable se prouve par des œuvres. Ils souffrent au delà de toute expression ceux que vous aimez, et cependant ils ne peuvent rien par et pour eux-mêmes. Et vous qui pouvez leur venir en aide — qui ne le peut ? — vous les laisseriez brûler sans rien faire pour les secourir ? Vous seriez insensibles aux appels déchirants qu'ils vous jettent du fond de l'abîme pour implorer votre pitié et votre charité ? Ce n'est pas là de l'affection véritable. Si vous les aimez vraiment, à l'exemple du Cœur Sacré de Jésus, le plus tendre de tous les cœurs envers ces âmes souffrantes, à l'exemple de la T. S. Vierge Marie, dont le domaine s'étend jusque dans le Purgatoire et qui se proclame la Mère de ceux qui souffrent en ce lieu, vous serez ému

de compassion, et en union avec eux et par eux vous vous appliquerez de toute l'énergie de votre âme à les soulager par tous les moyens qui sont en votre pouvoir.

Songeons un peu quelle « chose horrible c'est de tomber entre les mains du Dieu vivant, » c'est-à-dire entre les mains de la divine Justice ! « Jamais personne, dit saint Augustin, n'a senti de douleur pareille dans son corps, quoique les martyrs aient souffert d'étranges tourments. » « La moindre peine du Purgatoire, dit saint Anselme, l'emporte sur la plus grande qu'on souffre en ce monde. » On attribue à saint Cyrille des paroles plus fortes encore : « Si l'on pouvait, dit-il, se représenter toutes les peines, toutes les croix et toutes les afflictions de ce monde, ce ne serait que des douceurs en comparaison du moindre tourment qu'on souffre dans le Purgatoire, et pour l'éviter, on endurerait volontiers tous les maux que tous les hommes depuis Adam ont souffert jusqu'à cette heure. »

Il est vrai que ces rigueurs ineffables sont tempérées par d'ineffables consolations. L'Église, en effet, nous enseigne que si le Purgatoire est le désert brûlant de l'expiation, il n'est pas cependant le lieu de l'anxiété et du trouble, de la colère, de la haine et du désespoir. Mais c'est le lieu de la paix et d'une paix très douce, à peu près inconnue de la terre, qui vient aux âmes de l'assurance complète où elles sont de ne plus pécher et d'entrer bientôt en Paradis. Voilà pourquoi elles acceptent non seulement avec résignation, mais encore amoureusement, toutes leurs peines, pourtant si grandes qu'on ne peut y songer sans frémir.

Ces peines si redoutables sont, l'une la peine du dam, et l'autre la peine du sens. La première, qui consiste en la privation de Dieu, peut-être nos cœurs sont-ils trop charnels pour la concevoir ? Nous serons plus facilement touchés de la pensée de la deuxième, causée par le feu, par un feu vengeur fait exprès pour

brûler les âmes, et semblable à celui de l'enfer. Imaginons-nous un homme bien vivant plongé tout entier dans une fournaise ardente, où par miracle il brûlerait sans jamais se consumer. Les flammes dévorantes pénétrant toute sa chair et tous ses os jusqu'à la moëlle, son sang circulant comme de l'huile bouillante par tous ses membres, cet homme ressemblerait à un brasier ardent. Nous ne saurions concevoir de tourments plus horribles ni plus atroces, nous qui ne pouvons supporter la moindre brûlure.

Or, nous avons là une idée de ce que souffrent les âmes au Purgatoire où elles sont plongées dans un feu en comparaison duquel le feu de la terre n'est rien. Que ces tourments sont effroyables ! Et combien de temps dureront-ils ? Des semaines, des mois, des années, des siècles peut-être, si personne ne vient secourir ces pauvres âmes. Vous donc qui avez parmi ces infortunées des âmes qui vous sont particulièrement chères, entendez les plaintes lamentables qu'elles ne cessent de pousser vers vous : « O vous du moins qui êtes mes amis, ayez pitié de moi ! »

La charité infinie de Notre Seigneur a su ménager un tempérament plein de bonté aux rigueurs de la Justice divine qui sévit au Purgatoire. Si, à cause de l'ordre établi par les décrets divins, cette charité miséricordieuse ne peut s'exercer directement en ce lieu d'expiation où la Justice a tous les droits, elle peut toutefois s'y exercer par notre entremise. A cet effet, le divin Sauveur a doté son Église militante de pouvoirs très étendus et de trésors d'une richesse incalculable pour le rachat des âmes souffrantes. Voici que chacun de nous, bien chers Coopérateurs, peut devenir un grand sauveur d'âmes au Purgatoire, par voie de suffrages. Chacun de nous peut leur appliquer toutes les valeurs impéatoires et satisfaitoires de ses prières, de ses bonnes œuvres, de ses aumônes, de ses pénitences, extérieures et intérieures, de tous ses actes de vertu, de ses communions et du Saint Sacrifice de la Messe.

Nous pouvons, tous, puiser, à volonté et à pleines mains, dans le trésor inestimable des indulgences, non seulement pour nous, mais encore pour les autres. Ne sommes-nous pas

coupables, étant dans une telle abondance, de rester pauvres pour nous-mêmes et de ne pas songer aux autres ? de rien faire ou si peu pour les âmes de Purgatoire qui sont dans une extrême nécessité ?

Tous les saints se sont appliqués avec une grande charité au soulagement de ces pauvres âmes. On en a vu aller jusqu'à s'offrir en victime d'expiation à leur place et endurer pour elles des peines très cruelles et très longues. Si nous ne sommes pas capables de cet héroïsme, nous avons du moins le trésor inépuisable des indulgences dont nous pouvons tirer chaque jour de grandes valeurs. Nous avons le Saint Sacrifice de la Messe d'une efficacité souveraine, que nous pouvons faire célébrer, que nous pouvons entendre. Nous avons une puissante ressource dans la sainte Communion. Nous avons encore de riches valeurs à gagner dans les actes de vertu, dans ces mille petits sacrifices que nous avons à faire quotidiennement.

Nous avons encore et surtout, bien chers Coopérateurs et zélées Coopératrices, un moyen providentiel et singulièrement efficace de secourir les âmes du Purgatoire : propager l'Œuvre du Sacré-Cœur de Rome. Nous nous permettons de reproduire ici le programme de cette œuvre, déjà publié à plusieurs reprises sur la couverture du *Bulletin*, et nous recommandons à tous d'employer eux-mêmes et de prêcher ce moyen de solenniser pieusement le mois des morts.

Œuvre Pie du Sacré-Cœur de Jésus établie dans l'église du même nom au Castro Pretorio, Rome.

Une aumône de un franc donne droit à la participation aux fruits de six Messes quotidiennes à perpétuité et aux avantages spirituels attachés à une quantité considérable d'autres bonnes œuvres, comme par exemple à la récitation du saint Rosaire et la bénédiction du T. S. Sacrement qui est donnée tous les jours dans l'église du Sacré-Cœur ; à toutes les prières et bonnes œuvres faites par les Salésiens et par leurs enfants dans toutes leurs Maisons, Oratoires, Patronages, Missions, etc., etc., partout où ils sont établis et partout où la divine Providence les appellera.

Les Associés participent à tous ces avantages, dès le jour de leur inscription. Moyennant l'aumône d'un franc une fois donné, les associés ont droit à formuler leurs intentions pour les six messes et pour toutes les autres œuvres de piété, en disposant des fruits soit en faveur d'eux-mêmes, soit en faveur de telles autres personnes à leur choix, vivantes ou défuntes; de plus ils peuvent changer l'intention à leur gré selon leurs besoins particuliers ou leurs désirs.

On peut faire inscrire les enfants, les ab-

sents, les défunts, en un mot n'importe qui, même à l'insu des intéressés, pourvu que l'on offre pour chaque personne l'aumône fixée. Les noms des associés seront inscrits sur des volumes que l'on conservera à perpétuité dans l'église du Sacré-Cœur de Jésus.

Bien chers Coopérateurs et amis lecteurs, rappelons-nous que le sort de nos chers défunts est entre nos mains, et multiplions nos prières, nos sacrifices et nos bonnes œuvres en leur faveur.



La II^e Exposition triennale salésienne

TURIN. Valdocco. — La seconde Exposition triennale des Écoles professionnelles et des Colonies agricoles salésiennes, ouverte le 21 août, a pris fin le 16 octobre par la proclamation solennelle des récompenses, après avoir, pendant toute sa durée, fait l'admiration des nombreux visiteurs qui ont pris plaisir à parcourir ses différentes sections et à contempler les travaux de tout genre placés sous leurs yeux. Mentionnons parmi les personnages illustres qui ont bien voulu donner à la grande famille salésienne cette nouvelle preuve de sympathie et d'encouragement Sa Majesté la Reine Mère, S. A. I. et R. Madame la Duchesse d'Aoste, S. Ém. le Cardinal Richelmy, archevêque de Turin, le Commandeur Frola, syndic de Turin, Président du Comité d'honneur de l'Exposition, le baron Manno, etc.

L'Exposition se tenait dans l'élégante salle du théâtre de l'Oratoire où elle occupait le parterre, les galeries, la scène et l'arrière-scène ainsi qu'une petite cour placée tout à côté. La salle, déjà belle par elle-même, était encore décorée de riches tentures dont les vives couleurs se mêlaient à celles des drapeaux des différentes nations, puis, c'étaient d'odoriférants arbustes, des plantes vertes, de magnifiques fleurs....

Le rez de chaussée comprenait les travaux de menuiserie et d'ébénisterie, de forge, de serrurerie et de mécanique, les instruments et les produits d'agriculture. Sur la scène se voyaient les objets très variés et si curieux fabriqués par

les petits Indiens du Matto-Grosso, et l'on pouvait admirer dans l'arrière-scène les essais que l'on pourrait, pour ainsi dire, qualifier de chefs-d'œuvre, de plastique, de sculpture, de céramique et de statuaire.

Les deux côtés de la première galerie étaient consacrés aux documents didactiques relatifs à l'enseignement professionnel, et tout le fond aux travaux des tailleurs et des cordonniers.

La seconde galerie était réservée aux arts graphiques et à tout ce qui s'en rapproche, et ils encadraient la splendide exposition de la reliure. La petite cour dont nous avons parlé, transformée en basse-cour, contenait une superbe collection des plus variées d'animaux et de volailles provenant de la colonie agricole d'Ivrea.

Ce numéro du *Bulletin* devant être imprimé avant que nous ne connaissions, le rapport du jury, nous nous contenterons bien que tardivement, de faire une courte promenade à travers l'Exposition, nous réservant de revenir sur certains points, s'il était besoin, lorsque nous serons en possession des décisions de Messieurs les jurés.

Et tout d'abord disons que cette année on ne s'est pas contenté d'exposer en général les travaux de chacune des maisons, mais celles-ci, au moins quelques unes, se pénétrant bien de l'esprit du programme et soucieuses de le parfaitement réaliser, ont tenu à exposer surtout le travail individuel de leurs enfants, et ce n'était pas le moins curieux ni le moins intéressant de s'ar-

rêter devant des œuvres, de peu de valeur sans doute, mais qui étaient celles de jeunes apprentis de 13 ou 14 ans, à leur première ou à leur seconde année d'apprentissage.

Entrons de plein pied dans la salle: nos yeux se portent tout d'abord sur le magnifique *meuble d'Exposition*, œuvre des jeunes menuisiers de S. Jean Berckmans de Liège. Exécuté dans le plus pur style moderne, il allie l'élégance à l'uti-

plets de chambre à coucher, des salles à manger luxueuses, de magnifiques portes d'église, des sièges de toute forme, etc., etc., qui sortent des ateliers de Turin, Milan, Novare, Sampierdarena, Oświęcim, etc. Nous admirons la splendide armoire autel aux panneaux artistiques, aux gracieux motifs décoratifs, œuvre de l'Oratoire de San Benigno.

Les forgerons, serruriers et mécaniciens nous



Oratoire de Turin — Une vue de l'Exposition salésienne.

lité. La table ingénieusement aménagée contient tiroirs et armoires aux multiples ressources; sur le plateau de la table sont établies des vitrines aux arabesques capricieuses, et, enfin au dessus de ces mêmes vitrines, s'élève une sorte de dôme entièrement vitré, et du plus joli effet, il est comme tout le meuble destiné à contenir des objets exposés sur de légères et gracieuses étagères. Certes, oui, comme on nous l'avait déjà dit, ce meuble, vraiment artistique pourra figurer et avec honneur à la prochaine Exposition Universelle de Liège.

Tout autour nous voyons des mobiliers com-

présentent de très beaux travaux en fer battu et en fer forgé. Nous nous arrêtons devant un élégant lampadaire adapté spécialement pour la lumière électrique, devant de gracieuses suspensions, des fleurs, des pupitres, curieusement ouvragés et semblables à de la fine dentelle, des balcons, une grande grille pour parc, que l'on dirait sculptée, tant le travail en est fini. Ce sont des compas à charnières, des tarières, des vilebrequins, qu'on prendrait plutôt pour des jouets que pour de puissants outils. Et que dire des serrures, véritables bijoux, de ces culs de lampe modelés, ciselés, etc. Con-

ment comprendre que de jeunes enfants soient arrivés à confectionner ces pièces d'ajustage, si délicates, si parfaitement combinées, se pénétrant si justement les unes et les autres?

Nous voilà devant l'Exposition des colonies agricoles. La Maison d'Ivrea, aujourd'hui, peut être fière et comme elle prend bien sa revanche sur la dernière exposition où elle fut par trop modeste. Cette fois elle étale ses nombreux échantillons de semences, de graines et de différentes essences de bois; elle nous montre ses tableaux de greffes variées, ses patientes et précieuses collections de plantes potagères et d'arbres fruitiers, son outillage si complet et si perfectionné. Les colonies de Canelli, de Tunisie, de Mogliano, de Foglizzo, de Lombriasco, de Corigliano, etc., y ont exposé leurs produits avec des rapports très détaillés sur l'enseignement professionnel. Il y a même la *Colonie du Sacré-Cœur* de Bareiro, dans le Matto Grosso qui présente un sac de *manioc*, moulu par les pauvres Coroados-Bororós.

La section de sculpture, de plastique, de céramique et de statuaire réclament notre attention. Turin, Liège, Milan, San Benigno, se font une chaude concurrence, dans la sculpture et la plastique, de même que Turin et Barcelone-Sarrià se disputent amicalement dans la statuaire. Enfin l'Oratoire Saint Ambroise de Milan est vraiment surprenant par son Exposition de céramique. Je dois dire que d'autres Maisons, par exemple, celle de Londres, figurent encore dans cette section par de belles photographies représentant des travaux exécutés.

Arrivés à la première galerie nous entrons dans le domaine de l'enseignement professionnel. Nous en parcourons les méthodes et les programmes, et, parmi ceux-ci, nous admirons celui de notre excellent Supérieur le Professeur Ton Bertello pour les classes et les ateliers de l'Oratoire du Valdocco. Nous jetons aussi un coup d'œil sur ceux des Maisons de Liège et de Saint Paul du Brésil qui sont dignes d'éloge. Puis nous passons le long des longues tables où sont rangées en bon ordre les différentes compositions de dessin de beaucoup d'écoles professionnelles, entre autres, de Valsalice, de Turin, de Milan, d'Oświęcim etc., et nous ne pouvons nous empêcher d'admirer la manière originale avec laquelle Liège expose ses séries de dessins vraiment professionnels, car tous les métiers y ont leur place. C'est une sorte de pupitre-atlas tournant sur pivot, et portant 47 cadres

sur lesquels sont appliqués les différents dessins, et ainsi nulle fatigue pour le visiteur qui peut parcourir les tableaux sans quitter sa place.

Aussitôt après, nous rendons visite aux tailleurs et aux cordonniers. Ici il ne nous est pas possible de désigner les maisons qui ont bien voulu exposer dans ces deux catégories car elles sont trop nombreuses, mais ce que nous pouvons dire, c'est que toutes ont rivalisé d'efforts et que le jury aura dû avoir beaucoup à faire dans cette section.

Quelques marches d'un élégant escalier nous conduisent à la seconde galerie où se sont donnés rendez-vous les arts graphiques et tout ce qui s'en rapproche, ainsi que l'exposition de la reliure.

Nous trouvons là quinze ou seize ateliers de typographie, deux de stéréotypie, la galvanoplastie, la fonderie de caractères, la lithographie et une vingtaine d'ateliers de reliure. On peut affirmer que cette section est bien internationale, car Londres et Cape-Town sont voisins, Liège et Buénos-Ayres s'y donnent la main, Turin embrasse Alexandrie d'Égypte, et Puebla, Florence, Béthléem, Rome, Barcelone, Pernambouc etc., sont fondus ensemble. Et tous, c'est bien le cas de le dire, ont bon caractère. Mon Dieu! que de caractères étalés sous nos yeux! Caractères de texte, caractères de fantaisie, caractères allemands, que sais-je? Puis ce sont les vignettes, les filets! Toutes ces pages, toutes ces compositions sont belles, et, ici encore, j'ai plaint les bons membres du Jury. Il a dû en être de même pour la reliure; c'est qu'en effet les travaux des jeunes apprentis relieurs méritent de réels éloges, et en passant devant les différents pavillons et les vitrines de cette exposition, on reste sincèrement surpris des résultats obtenus.

J'arrête ici, bien chers Coopérateurs, cette promenade peut-être un peu trop longue à votre gré; je me contenterai donc dans le prochain numéro de vous faire connaître le verdict du jury; il sera, je l'espère, favorable à tous les exposants. Je termine en disant que la seconde Exposition Triennale des Écoles Professionnelles et des Colonies agricoles salésiennes, soit au point de vue pratique comme au point de vue de l'enseignement professionnel, est une nouvelle et réelle preuve du dévouement et de la compétence, avec lequel les Fils de Dom Bosco se consacrent à l'éducation des jeunes apprentis.



CÔLOMBIE

En route pour le lazaret de Contratacion.

Un voyage héroïque.

(Lettre de D. Evasio Rabagliati à D. Rua)

Contratacion, 28 avril 1904.

Bien vénéré et très cher Père,

Il y avait déjà plusieurs mois que je recevais de mauvaises nouvelles du lazaret de Contratacion. Don Garbari qui en est le directeur en même temps que l'aumônier avait finalement dû céder, malgré sa robuste constitution; il fallut le transporter dans un autre endroit et ce fut un vrai miracle qu'il put échapper à la mort et reprendre un peu de forces. Les médecins appelés en consultation déclarèrent qu'il devait fatalement succomber s'il restait au milieu des lépreux. Il ne voulut pas tenir compte de ces avis si sérieux, et à peine se sentit-il un peu mieux qu'il retourna près de ses chers amis. Hélas ! ce n'était que pour se mettre de nouveau au lit et cette fois le mal était plus grave.

Les mêmes mauvaises nouvelles m'étaient données de deux autres Salésiens (un prêtre et un jeune clerc). Épuisés par le climat et les privations, ils étaient incapables du moindre travail. Il en était de même pour les Sœurs de Marie Auxiliatrice à qui il a suffi de six ou sept années passées dans ce lazaret sous un climat délétère pour voir anéantie, non la volonté de travailler, mais la possibilité de le faire. Remarquez qu'il faut ranger parmi ces années celles de la terrible guerre pendant laquelle la famine fut générale et où les nôtres furent soumis eux aussi

aux plus dures privations. Il était donc urgent de faire des changements et ils auraient été déjà exécutés, si la dernière guerre ne les avait empêchés. Comment en effet entreprendre de longs voyages au milieu de toutes ces révolutions ?

Nous partîmes donc de Bogotà le 16 avril pour la province de Santander où est situé le lazaret de Contratacion. La caravane était assez nombreuse puisqu'elle comprenait quatre Salésiens, cinq Sœurs de Marie Auxiliatrice et trois jeunes familiers. Nous emmenions aussi vingt chevaux ou mules, dont dix de selle et dix pour porter les caisses de médicaments, d'ustensiles et autres objets que j'avais pu me procurer partie en Italie, et partie à Bogotà. Raconter toutes les péripéties, tous les épisodes de ce voyage de neuf jours, fait au milieu même du plus rude hiver, par des chemins qui n'en ont que le nom, tantôt sur le bord de précipices affreux, tantôt à travers des broussailles enchevêtrées qui semblaient n'en plus finir, n'est pas chose facile. Dès le premier jour nous eûmes à déplorer la chute d'une sœur; étant données les circonstances dans lesquelles cette chute se produisit, cette chère sœur doit remercier son bon Ange gardien de ce que le mal fut moins grave qu'on ne le craignait. Au fur et à mesure que l'on avançait, et que les bêtes montraient plus visiblement leur fatigue, les chutes devinrent plus fréquentes, mais, grâce à Dieu, personne n'éprouva d'accident vraiment fâcheux. Dans les endroits qui semblaient plus dangereux, on mettait pied à terre et on poursuivait son chemin, appuyé sur un gros bâton, jusqu'au moment où le guide nous prévenait que nous pouvions remonter à cheval. Pendant ces neuf jours de voyage, nous en eûmes sept où une pluie très forte ne fit que tomber et nous occasionna un grand retard. Comme elle nous importunait, malgré les soins que nous prenions à nous garantir ! Il arrivait parfois que l'un d'entre nous

n'avait plus apparence humaine, tant il s'était grotesquement couvert des pieds à la tête, et alors les rires de se faire entendre, à la grande confusion de l'imperméabilisé ! Un moment bien critique fut celui où une autre Sœur tomba avec la mule qu'elle montait dans un *fangale* très profond d'où deux hommes robustes eurent beaucoup de peine à l'en tirer. Et je vous laisse à penser dans quel état cette pauvre sœur sortit de ce trou plein d'eau boueuse !

une grand'route ou dans un sentier pour ainsi dire impraticables.

Infortunés médicaments ! Pauvre *graphofone* et tant d'autres belles choses qui m'avaient été données par de bons amis de Turin et d'ailleurs ! Quand et comment les recevrons-nous ? La dernière journée fut certainement la plus douloureuse. Je savais parfaitement quelle était la distance qui nous restait encore à parcourir et également comme la route était difficile ; aussi



Oratoire de Turin — Autre vue de l'Exposition salésienne.

A moitié route à peu près, c'est-à-dire, après quatre jours de voyage, deux bêtes de somme se refusèrent à avancer ; il nous fallut les abandonner et en chercher deux autres. Le lendemain, c'était une troisième bête qui faisait le même jeu, puis deux autres le 6ème jour, de telle sorte que sur dix nous n'en avions plus que deux avec nous à notre arrivée à Contratación. Les autres sont encore en chemin et je commence à douter qu'elles arrivent jamais. J'ai donc été obligé d'en acheter plusieurs autres pour aller prendre les bagages en détresse sur

étions-nous debout de très bonne heure. A 5 h. 112 les deux prêtres avaient dit la Ste Messe à laquelle tous les autres voyageurs communieraient. C'était un dimanche et néanmoins nous montions tombée en selle après un rapide déjeuner et nous nous remettions en chemin. Par malheur la pluie était par torrent spendant une bonne partie de la nuit ; la route devenait une montée très rapide et l'on y glissait comme sur de la glace. Pour nos pauvres bêtes, c'est à peine si elles tenaient sur leurs jambes, tant elles étaient épuisées par la fatigue inhérente à ces huit jours de dur

voyage et aussi par un jeûne forcé. Cela leur occasionna précisément comme un jour de repos car leurs cavaliers crurent plus à propos de marcher à pied, et l'on continua la marche à travers les pierres, la boue et avec toujours la crainte de tomber dans un précipice.

Vers 5 heures du soir nous nous trouvâmes en présence d'une assez haute montagne qu'il nous fallait gravir entièrement pour parvenir au lazaret. « Il n'est pas prudent de poursuivre votre route, nous dit un brave homme, possesseur d'une pauvre et petite cabane et qui voyait bien quelles étaient nos intentions. Vous avez encore trois lieues d'ici au lazaret; le chemin est entièrement montagneux, vos chevaux sont très fatigués et pour ainsi dire fourbus; de plus, vous risquez de tomber dans des fondrières et des précipices très dangereux; enfin la nuit arrive et elle sera très obscure. Je suis un bon et vieil ami des Pères du lazaret et j'aime de tout mon cœur les fils et les filles de Don Bosco, qui se dévouent avec tant de zèle au service des pauvres lépreux, mes frères. Ecoutez mon conseil, restez ici, ma cabane est pauvre, il n'y a que de la paille et de la canne à sucre, mais elle est tout entière à votre disposition. »

Le conseil que nous donnait ce bon ami était certes excellent, mais nous avions tous le désir d'arriver coûte que coûte et le plus tôt possible au lazaret; aussi après quelques instants de repos nous reprenions notre voyage, non sans avoir vivement remercié notre conseiller. La montée nous effraya bientôt et nous pensions entre nous qu'il serait plus prudent de retourner sur nos pas et d'accepter l'hospitalité que nous proposait dans sa cabane le bon lépreux, mais personne n'osait manifester son sentiment et nous continuâmes donc à grimper. Les dernières lueurs du crépuscule disparurent bientôt du firmament et nous nous trouvâmes en pleines ténèbres alors que nous étions encore à plus de deux lieues du lazaret. Nous nous recommandâmes à nos Anges Gardiens et abandonnant les rênes, nous nous laissâmes diriger par nos montures, craignant toujours de nous voir précipités dans d'horribles fondrières. Arrivés à un certain point nous découvrons presque par hasard une sorte de hutte qui n'était plutôt qu'un trou couvert. On tient conseil et la majorité décide de s'arrêter à cet endroit.

« Faites attention, dit l'un d'entre nous qui avait l'âme chevillée dans le corps et du vif-argent dans les jambes, faites attention que

nous nous trouvons à un endroit très dangereux, puisqu'on l'appelle *el alto del tigre* — *le séjour du tigre*, et que ce terrible animal pourrait bien pendant cette nuit nous faire une visite qui ne serait rien moins qu'agréable. — Qu'importe, s'écrièrent les autres, nous saurons bien nous défendre! — Remarquez encore, poursuivit le premier, qu'il vous faudra passer la nuit sur la terre nue et sans souper, car il n'y a rien ici! — Mieux vaut passer une mauvaise nuit que nous exposer à nous briser les os en continuant à l'aventure cette marche à travers tant de périls.»

La lutte était trop inégale. il fallut s'incliner devant la décision de la majorité. On enleva donc les selles des chevaux, et les cavaliers se disposaient à prendre gîte dans *le trou du tigre* lorsque arrivent à nos oreilles des cris lointains, confus encore mais très bruyants. Il devait y avoir là-bas, là-bas, très loin, à un détour de la montagne, une assez grande foule de gens à cheval et à pied. C'étaient en effet des jeunes gens et des enfants qui, nous sentant plutôt que nous voyant arrêtés et devinant nos intentions, se mettaient à crier: *Courage! Courage!* *La Contrata* (abréviation de *Contratacion*) *est tout près d'ici; nous marcherons devant vous pour vous indiquer le chemin.* Plusieurs avaient des lanternes allumées; d'autres lancèrent des fusées en l'air soit comme signal soit en témoignage de leur joie. Cette apparition imprévue et surtout cette affirmation que nous étions tout proche du terme de notre voyage donnèrent des forces même aux plus affaiblis et on ne fut pas obligé cette fois d'aller aux voix pour savoir ce que l'on devait faire. Tous nous nous remettons en route vers le lazaret, mais bien entendu tous à pied, car il eut été téméraire de remonter sur des chevaux rendus de fatigue. Hélas! nous n'avions fait que quelques mètres qu'un violent orage éclatait sur nos têtes. Les éclairs sillonnaient le ciel de tous côtés, le tonnerre grondait sourdement, l'eau tombait en vrai déluge, et dans l'espace de deux ou trois minutes les lumières que nous apercevions étaient éteintes et nous nous retrouvions dans les ténèbres les plus compactes. «Avancez quand même, nous crièrent les jeunes gens venus à notre rencontre, nous connaissons parfaitement le chemin et nous vous conduirons en vous donnant la main.»

Je ne saurais dire ce que firent les autres; pour moi je laissais de côté tout scrupule et je pris la main du premier qui se présenta, sans penser que ce pouvait être la main d'un lépreux,

et je ne la quittais que lorsque je fus arrivé à Contratacion, et c'est ainsi que tantôt marchant dans l'eau de cent ruisseaux ou rigoles, tantôt enfonçant dans la boue, ou glissant sur des pierres, nous avançâmes pendant près de deux heures qui nous parurent éternelles. Enfin vers 9 heures, trempés jusqu'aux os, barbouillés des pieds à la tête, nous faisons notre entrée triomphale au lazaret. L'obscurité nous fut propice, car bien que toute la population fut présente pour nous saluer, je puis bien affirmer que personne ne nous vit. L'illumination générale des maisons, les cloches qui sonnaient à toute branlée, le bruit des fusées qui s'élançaient vers le ciel annoncèrent partout que nous étions enfin parvenus au terme de notre voyage.

Avec le matin commencèrent aussi à se faire jour les plaintes et les doléances: « Père, me disait tristement le pauvre D. Garbari, ces malheureux n'ont plus rien à se mettre sous la dent, et malheureusement l'on est ici en pleine crise financière. Tous, à peu d'exception près, ont faim, et demain jour de marché qui devrait être pour eux l'occasion de prendre des provisions pour toute la semaine, ils ne pourront rien acheter, car depuis quelque temps déjà la *racion* ne leur parvient plus (La *racion* est le très faible subsidé que l'Administration de la Province paye quotidiennement pour chaque lépreux, afin qu'il réside dans un lazaret, et soit ainsi éloigné de ceux qui sont encore bien portants). Nous n'avons pas reçu un seul centime depuis le premier avril. Père, est-ce que vous ne nous apportez rien de Bogotà? Si vous avez quelque chose, distribuez-le leur aujourd'hui même, pour que demain ils puissent faire leurs provisions; autrement je ne garantis pas la mission, car celui qui a faim peut difficilement prier, encore moins se livrer à la méditation, et bien moins encore se rendre plusieurs fois par jour à l'église pour y prendre part aux différents exercices de piété, habituels en temps de mission. »

La force des arguments produits par Don Garbari en faveur de ses pauvres enfants était bien assez suffisante pour me laisser convaincre sans aucune hésitation. Je fis donc sonner la cloche, comme on a l'habitude de le faire le jour de distribution de la *racion*, et cette sonnerie fut vite comprise de tous. En quelques instants je voyais rassemblés devant la chétive cabane qui sert de résidence à nos chers confrères presque tous les 218 lépreux actuellement hos-

pitalisés dans ce lazaret. Je dis presque, car il y manquait ceux qui ne peuvent pas se servir de leurs jambes. Je commençai la distribution, et à tous, sans exception, y compris ceux même qui possèdent quelque bien provenant de leur famille, je donnai 150 *pesos* par personne; je me fis ensuite un devoir de porter à domicile la même somme à ceux qui ne pouvaient quitter leur grabat. Je répartis ainsi entre tous environ *quarante mille pesos* qui m'avaient été offerts quelques jours auparavant par les généreux catholiques de Bogotà. Que de larmes je séchais en ce moment! Quels sourires s'épanouirent sur ce lèvres déjà rongées par le terrible mal! Que de bénédictions furent sollicitées par ces cœurs attendris, près de Dieu, pour les Salésiens et leurs bienfaiteurs!

Ce qui me frappa à mon arrivée ce fut de constater la petite quantité de lépreux réfugiés dans ce lazaret, et, encore plus de ne retrouver qu'un très petit nombre de nos anciens amis. Voici l'explication qui m'en fut donnée un peu de tous côtés: « Un tel est mort!... Tel autre est retourné dans son pays pour ne pas mourir de faim.... Un troisième court dans la région à la recherche de quelques *pesos*! »

Lorsque j'eus finis ma distribution, je m'en fus trouver l'Administrateur du lazaret qui est un ancien général de la République Colombienne et, lui aussi, atteint de la lèpre. Entre autres choses dont il m'instruisit sur le misérable sort des lépreux il me dit que la plus grande partie de ceux-ci était tout récemment morte de faim. J'eus peu après l'occasion de voir le fossoyeur qui me dit: « Père, ce serait pour moi une bonne aubaine si vous pouviez m'offrir de quoi acheter une pioche et une pelle, car j'ai déjà presque usé mes pauvres outils. Figurez-vous qu'il y a des jours où je dois creuser jusqu'à dix fosses! Ici, Père, l'on meurt à toute vitesse, et il me faut renouveler souvent mes instruments de travail! » Quelle révélation dans ces quelques paroles et quelle déchirante éloquence dans ce langage si simple! La faim! voilà la cause principale de la dépopulation de ce lazaret. Il y en a certes d'autres qui rendent ce lieu pour ainsi dire inhabitable; il y a, par exemple, le climat qui est extrêmement humide et qui tue non seulement les lépreux, mais détruit à petit feu la santé de ceux qui se portent bien, tout vigoureux qu'ils soient. Nous n'avons qu'à contempler nos chers confrères salésiens et les Sœurs de Marie Ausiliatrice; tout ce monde,

autrefois solide, a perdu sa vigueur en quelques années et à tel point qu'il est absolument nécessaire aujourd'hui de pourvoir à leur changement. C'est là une des raisons pour lesquelles sur plusieurs milliers de lépreux que compte la province de Santander, il n'y en a pas ici plus de deux cents! Personne n'y veut y venir de son propre gré et à part quelques rares exceptions, tous ceux qui s'y trouvent y ont été amenés de force. Puis, les cabanes sont toutes en paille, même la nôtre, et cette paille sous l'action des pluies continuelles se gâte et pourrit bien vite; il faudrait la renouveler très fréquemment et cela n'est pas possible à cause de la pénurie de moyens que l'on rencontre ici; aussi les cabanes et les huttes sont-elles presque toutes inhabitables.

Sous ce rapport les plaintes des pauvres lépreux qui sont obligés de vivre dans de telles conditions, sont nombreuses et parfaitement justes. C'est pour cela qu'une fois que j'aurais ici terminé la mission, et avant de retourner à Bogotà, je me rendrai à Bucaramangua, capitale de cette province pour y traiter avec les autorités administratives, du transfert de ce lazaret sous un autre climat plus convenable à l'état des malades. Je suis très certain d'obtenir ce que je vais demander parce qu'un refus de la part des autorités entraînerait la destruction de ce lazaret. C'est qu'en effet je suis, d'accord en cela avec le cher Supérieur de Bogotà, parfaitement et absolument résolu à ramener à Bogotà même les Salésiens et les Filles de Marie Auxiliatrice qui viennent seulement d'y arriver, plutôt que de les laisser consommer ici un sacrifice tout à fait inutile. Or le départ des deux familles salésiennes de Contratacion impliquerait aussi le départ immédiat de tous les lépreux; ceux-ci en effet ne se décideraient jamais à rester ici le jour où ils s'apercevraient qu'ils sont privés de tous les secours religieux. Tous me le disent et ils le feront certainement si au mal indiqué ou n'apporte pas le remède nécessaire.

Mais voilà que la cloche m'appelle à la chapelle pour y ouvrir les exercices de la Mission qui dureront huit jours entiers. J'interromps donc ma relation pour la reprendre après la Mission si quelque fait digne d'être mentionné se présente d'ici là. Bénissez-moi, bien-aimé Père, bénissez également vos fils et vos filles qui résident dans ce lazaret ainsi que tous les chers lépreux, et croyez-moi

Votre tout dévoué in Xto.

Don EVASIO RABAGLIATI

prêtre.

Une mission au lazaret de Contratacion.

Un récit émouvant.

(Lettre de Don Evasio Rabagliati)

Contratacion, 9 Mai 1904

Très vénéré et bien cher Père,

La mission donnée au lazaret de Contratacion vient de prendre fin, et grâces soient rendues à Dieu, elle s'est heureusement terminée, bien qu'elle ait eu de mauvais débuts. J'ai hâte de m'expliquer.

Et tout d'abord j'avoue que je ressentais une grande inquiétude à la pensée des difficultés que j'aurais à vaincre pour trouver des collaborateurs à cette grande œuvre et pour en assurer le succès. « Si vous songez vraiment, m'écrivait quelque temps auparavant le pauvre Don Garbari, si vous songez à donner une mission, il faudra penser à des confesseurs, car pour mon confrère et moi, nous nous trouvons dans un tel état délabré de santé que nous sommes incapables de tout travail, nous sommes des retraités par force! » L'évêque du diocèse le savait, et à peine étais-je arrivé à Contratacion qu'il m'écrivait un billet par lequel il m'assurait l'envoi de deux de ses prêtres, mais je ne sais pour quelles raisons ces deux confrères ne purent pas venir. Il faut sans doute faire la part de la nature humaine qui éprouve souvent une répugnance invincible à la vue des misères d'un lazaret et le zèle sacerdotal même le plus grand ne parvient pas quelquefois à surmonter cette répugnance, surtout quand il s'agit de passer de longues heures au confessionnal, pendant une mission. Il y a à peu près dix ans et à l'occasion précisément de la première mission donnée en ce lazaret, l'Évêque du diocèse dut obliger sous peine de suspense deux ou trois prêtres à venir nous aider.

Et cependant si je ne pouvais pas beaucoup compter sur la collaboration des prêtres que m'avait promis le bon Evêque, j'étais du moins certain que nos deux chers confrères, bien qu'invalides, m'auraient prêté leur précieux concours, et cela suffisait pour assurer la bonne réussite de la mission. Hélas! l'un d'entre eux, Don Garbari, se vit contraint dès le premier jour d'abandonner son poste et c'est à peine s'il put célébrer la sainte Messe, le jour de la clôture. Quoi qu'il en soit, on peut effectuer à 1850 les communions qui furent distribuées pendant la

mission et dans ce nombre nous ne comptons pas celles des Sœurs qui communieraient dans leur chapelle privée. Ces fruits si consolants, nous les devons, en grande partie, après la grâce de Dieu, qui est le premier facteur dans la réussite de toute entreprise morale et matérielle, à la fameuse distribution des 40000 pesos partagés entre tous ces malheureux avant d'ouvrir la mission, et aussi..... (je crois et même je pose en fait que dût-il réfléchir jusqu'au jour du jugement dernier, aucun lecteur du *Bulletin* ne parviendrait à le deviner).... et aussi à un *Graphofone!* J'en avais fait l'emplette à Turin quelques mois auparavant, précisément dans le but d'attirer l'attention de ces chers lépreux, et après m'en être servi pendant la mission d'Agua de Dios où son succès fut grand, je ne pouvais faire moins que de l'exhiber pendant celle de Contratacion. Je l'y apportai donc, mais avec la crainte de le voir se détériorer pendant ces huit longs jours de marche dans des chemins pour ainsi dire impraticables; il faut dire que nous étions au plus fort de l'hiver. Il m'est impossible de décrire l'effet produit sur tous par cette machine qui chantait et parlait. Chaque jour, après le dernier sermon, et lorsque les confessions étaient finies, tout le monde sur la place réclamait l'audition du *Graphofone*, et je ne pouvais pas m'y refuser. Un certain soir qu'il pleuvait assez fort, je crus que tous ces braves gens étaient déjà allés prendre leur repos et que j'aurais par conséquent ma soirée libre. Je fus bientôt dé trompé car, ouvrant par hasard la porte qui donne sur la place, je vis celle-ci remplie d'une foule de personnes qui attendaient patiemment la séance de *graphofone*. Tous étaient déjà trempés par la pluie qui tombait très abondamment et comme il me paraissait inutile de les inviter à rentrer chez eux afin d'être moins mouillés, je compris que le sacrifice qu'ils faisaient en valait bien un autre de notre part et ce soir-là également le *graphofone* remplit encore son devoir, au grand enthousiasme de l'assistance.

La renommée de ce curieux instrument qui chantait et parlait parvint bientôt au loin et ce ne fut pas seulement de Contratacion et de la campagne avoisinante que l'on vint pour le voir et l'entendre mais encore de diverses provinces éloignées de plus d'un jour de voyage. Et l'auditoire se renouvelait ainsi presque chaque jour! Comment retracer les *oh!* les *uh!* les *ah!* d'étonnement qui sortaient de la bouche de tout ce monde! « S'ils ne savaient

pas que vous êtes prêtre, que c'est vous qui avez apporté cette machine, que vous la montez et la démontez, me disait un lépreux, homme d'assez forte instruction, tous ces braves gens s'enfuiraient d'ici éperdus, criant, et persuadés que dans l'intérieur de la machine il y a une compagnie de démons de l'enfer! » Je dois le répéter ici : le succès de cette mission et les 1850 communions, nous les devons d'abord à Dieu, mais aussi pour une bonne part à ce *graphofone!* Mais, me dira-t-on, qu'ont donc à faire ces communions avec cet instrument? Quelle liaison peut-il y avoir? Il y en a une grande et je me hâte de m'expliquer. Un grand nombre de paysans qui venaient au lazaret pour connaître *de visu* les merveilles de la machine parlante pouvaient peut-être bien ne pas penser à la mission qui se donnait, mais une fois à Contratacion ils s'associèrent à ceux qui avaient déjà commencée, c'est ainsi que s'explique le nombre considérable des communicants, et voilà aussi comment tout progrès humain peut se transformer en un instrument de bien!

Ce même *graphofone* nous servit encore à un autre exercice durant les jours de la mission. Il est d'usage à Contratacion de réciter le Chapelet dans chaque famille; je connais même quelques personnes qui manquent volontiers à la Sainte Messe le dimanche, mais qui pour rien au monde ne voudraient oublier la récitation du Chapelet. Est-ce un effet de l'ignorance? Je ne veux pas ici entrer en discussion sur ce point; je me contente de constater le fait, et les demandes de rosaires qui m'étaient faites étaient fort nombreuses. Malheureusement, si j'avais apportés des médailles, des images et des scapulaires, en nombre suffisant pour en distribuer à tous, j'avais complètement oublié les chapelets. Que faire? Je me souvins assez tôt que je possédais encore deux douzaines de chapelets que j'avais rapportés de Rome et qui avaient été touchés et bénits par la main même du Souverain-Pontife Pie X. Je me hâtai donc de mettre à exécution l'heureuse pensée qui m'était venue, et j'annonçai une loterie générale. Je fis écrire sur de petits billets les noms de tous les lépreux, et ceux-ci se trouvaient bientôt réunis sur la place, devant notre petite maison pour assister au tirage de la loterie. J'extrayais de l'urne les billets par série de vingt et chaque vingtième billet valait à son possesseur de devenir le propriétaire d'un chapelet du Pape; aussitôt après *les musiciens du grapho-*

fone jouaient ou chantaient ce qu'ils avaient de mieux dans leur répertoire. Les lépreux passèrent ainsi deux bonnes heures dans la joie la plus sainte. Qu'ils ont vraiment besoin de saines distractions pour chasser de leur cœur la tristesse qui les remplit presque continuellement !

L'Évêque du diocèse voulut aussi contribuer à réjouir ses chers diocésains pendant cette mission. La veille même de la clôture je recevais du palais épiscopal un billet écrit de la main de l'évêque et conçu en ces termes : « Je vous envoie deux vaches et un gros bœuf, ainsi que plusieurs paniers de provisions de bouche et d'objets de toute sorte, et vous voudrez bien en faire la distribution à tous les lépreux afin qu'ils soient heureux le jour où finira cette mission qui, j'en suis assuré, aura fait à tous un bien salutaire immense. » Le désir du vénéré prélat fut fidèlement accompli, et le dernier jour chaque malade eut un kilogramme de bonne viande et quelques autres objets, toutes choses qui les remplirent de joie et les disposèrent à prendre encore de fermes résolutions en considérant comme le Seigneur se montrait bon et généreux à leur égard. Un résultat immédiat de cette mission fut la reconstitution d'une Association de l'Adoration perpétuelle ; celle-ci avait été érigée à une époque déjà éloignée, mais elle était peu à peu tombée et même elle avait complètement disparu.

Onze Mai. — C'est aujourd'hui le jour du départ général, et je puis ajouter que c'est aussi celui du chagrin universel. De la chambrette où je vous écris ces lignes, j'aperçois devant la cabane des sœurs cinq bêtes toutes sellées. Cinq religieuses en effet doivent quitter le lazaret et retourner à Bogota; elles sont remplacées par cinq autres compagnes qui viennent d'arriver. Certes cette séparation coûtera bien des larmes à celles qui prennent possession de leur nouvelle charge comme à celles qui doivent la céder après six ans de durs travaux, de grandes fatigues au milieu de la misère la plus extrême. Quel spectacle étrange en même temps qu'admirable ! Les premières venues, bien qu'exténuées complètement, ne veulent pas partir; pas une seule ne voudrait abandonner ces chers lépreux au milieu desquels elle a vécu cinq années, ce lazaret où elle comptait mourir. Il faut qu'elle s'incline devant l'obéissance, gardant au cœur la pensée douce pour elle que si elle vient à recouvrer quelques forces elle pourra encore y revenir et reprendre sa vie toute de sacrifices !

Plus près de notre maisonnette se trouvent des groupes de lépreux : personne n'ouvre la bouche, le silence est général, à peine entrecoupé par les sanglots que plusieurs ne parviennent pas à comprimer. Pourquoi sont-ils réunis, en ce moment? C'est que leur ami et père, le bon Don Garbari, dont l'état de santé est vraiment pitoyable, va partir pour Bogota. Personne n'ose le dire, mais tous le pensent : *Nous ne le reverrons peut-être plus!* et ils se poussent devant la porte dans l'espoir de le voir encore et d'en être vus! Je me suis décidé à ne partir que le dernier pour contempler ces tristes scènes et être mieux à même de les décrire. L'heure s'avance, et Don Garbari ne se décide pas encore à paraître. Je pénètre dans sa cellule comme pour lui dire de se hâter, et je constate qu'il est très excité, ses yeux sont remplis de larmes; il est tellement absorbé par une pensée qui le domine qu'il ne semble pas comprendre ce que je lui dis, et il ne me répond pas. Il va et vient dans sa petite chambre avec une animation toujours croissante, malgré les rhumatismes douloureux qui tiennent ses jambes comme paralysées; il s'arrête quelques instants et après un assez long silence plein de mystère pour moi, il se retourne et me dit brusquement : « Père, je ne pars pas aujourd'hui; non, je ne puis pas partir! Ce sera pour une autre fois, mais ce m'est impossible aujourd'hui! » Et les larmes lui couvrent la voix! Le mystère se découvre : pour ce bon confrère, ce n'est pas la douleur physique qui le fait pleurer, mais bien la souffrance morale. Il se sent sans force aucune quand il voit apparaître le moment où il faudra abandonner, peut-être pour toujours, ces chers lépreux avec lesquels il a passé sept longues années, et il demande une prorogation que je ne me sens pas le courage de lui refuser. Je le laisse donc à Contratacion qu'il quittera dans quelques jours, mais en secret, en compagnie du bon abbé Ange Cuenca et d'un autre ami; j'ai la certitude que tous deux serviront d'anges gardiens à notre cher malade et le conduiront sans trop de fatigues à Bogotà.

Ma mission est finie ici, du moins pour ce moment, et je vais me diriger sur Bucaramanga, capitale de la province de Santander et là y exposer et défendre la cause des infortunés lépreux.

Bénissez-nous tous, très cher Père, les malades comme les bien portants, les Salésiens et les Filles de Marie Auxiliatrice, tous ceux qui sont

affectés au service de ce lazaret, et bénissez en particulier celui qui se dit votre tout affectionné

in Domino

Don EVASIO RABAGLIATI.

BRÉSIL

De Saint-Paul au Matto-Grosso ⁽¹⁾

Cuyabá, 25 juin 1904.

Bien-Aimé Père Don Rua,

Avant-hier et après un voyage de plus de quatre mois je retournai à Cuyabá. Je m'étais embarqué le 13 février sur le bateau *Ipiranga* qui allait à Corumbá, et j'accompagnais un petit noyau de sœurs qui s'y rendaient dans le but de fonder une Maison d'éducation pour les jeunes filles.

Le voyage fut en tout délicieux, grâce aux attentions délicates dont nous combla notre compagnon de voyage le Commandeur Henri Sant'Anna, intime ami, et apologiste de notre inoubliable Mgr Lasagna et grand bienfaiteur de nos Maisons de Corumbá. Ce trajet de quatre jours nous était payé par le Gouvernement de l'Etat, toujours attentif à promouvoir et à appuyer les initiatives qui promettent de précieux fruits d'instruction et de progrès.

Et de fait la fondation d'un Etablissement d'éducation pour les jeunes filles est une chose qui honore vivement la gracieuse ville de Corumbá à peine sortant de ses fondations, et la Maison que les Sœurs s'approprient à ouvrir sera le jardin dans lequel croîtront dans l'éducation morale et religieuse beaucoup de futures mères de famille, et c'est de l'éducation de celles-là que dépend en grande partie l'avenir de la société. La population a parfaitement compris tout cela; aussi a-t-elle accueilli les Sœurs avec les plus vives marques d'enthousiasme et de reconnaissance. Depuis le jour de notre arrivée jusqu'au 1^{er} mars où elles s'établirent dans leur nouvelle maison, ce ne fut qu'un continuel

défilé de personnes chez Madame Poupine de Carvalho qui nous avait offert la plus affectueuse hospitalité. C'est ainsi que furent réalisés les désirs si impatients des familles de Corumbá: que d'instances en effet elles avaient fait dans ce but, tout spécialement en mai 1897 lorsque la Révérende Mère Générale des Sœurs de Marie Auxiliatrice traversa cette ville.

En quête de secours pour la Colonie du Sacré-Cœur — À Rio Janeiro — De Rio Janeiro à Bareiro par terre.

Je repartais le premier mars pour la capitale fédérale, descendant le fleuve Paraguay et ne faisant que toucher Assomption et les autres cités du Paraguay où j'espérais trouver quelques ressources pour la chère Mission du Matto-Grosso. Ce qui en effet nous préoccupe en ce moment, c'est le développement vraiment merveilleux de cette mission qui nous impose l'installation d'une autre colonie, à dix lieues au delà de la première. Nous y sommes contraints pour obvier à la dangereuse agglomération de plus de 350 sauvages qui, bien qu'adoucis par les enseignements de notre sainte religion ne perdent pas tout d'un coup et radicalement la sauvagerie naturelle.

Oh! combien est belle et consolante cette œuvre d'apostolat religieux et civilisé, qui introduira la paix dans ces immenses régions toujours en luttés et jusqu'ici toujours baignées de sang fraternel!... mais aussi que de sacrifices elle coûte aux missionnaires! Vraiment, très-aimé Père, les moyens nous font par trop défaut et nous sommes continuellement obligés de faire appel à la charité des Matto-grossiens qui, Dieu en soit loué, ne furent jamais sourds à nos prières. Mais la civilisation de la si nombreuse tribu des *Coroados-Bororòs* qui à eux seuls peuplent les immenses forêts inexplorées du Matto-Grosso (région trois fois plus grande que la France), est une entreprise telle qu'elle réclame le concours de tous. Je suis entraîné à étendre ces lignes par ce même espoir qui me poussait à entreprendre mon dernier et long voyage: j'avais en effet la pensée et je la conserve toujours, que je trouverais des cœurs généreux fortement embrasés du feu des conquêtes inséparables de la religion et de la civilisation.

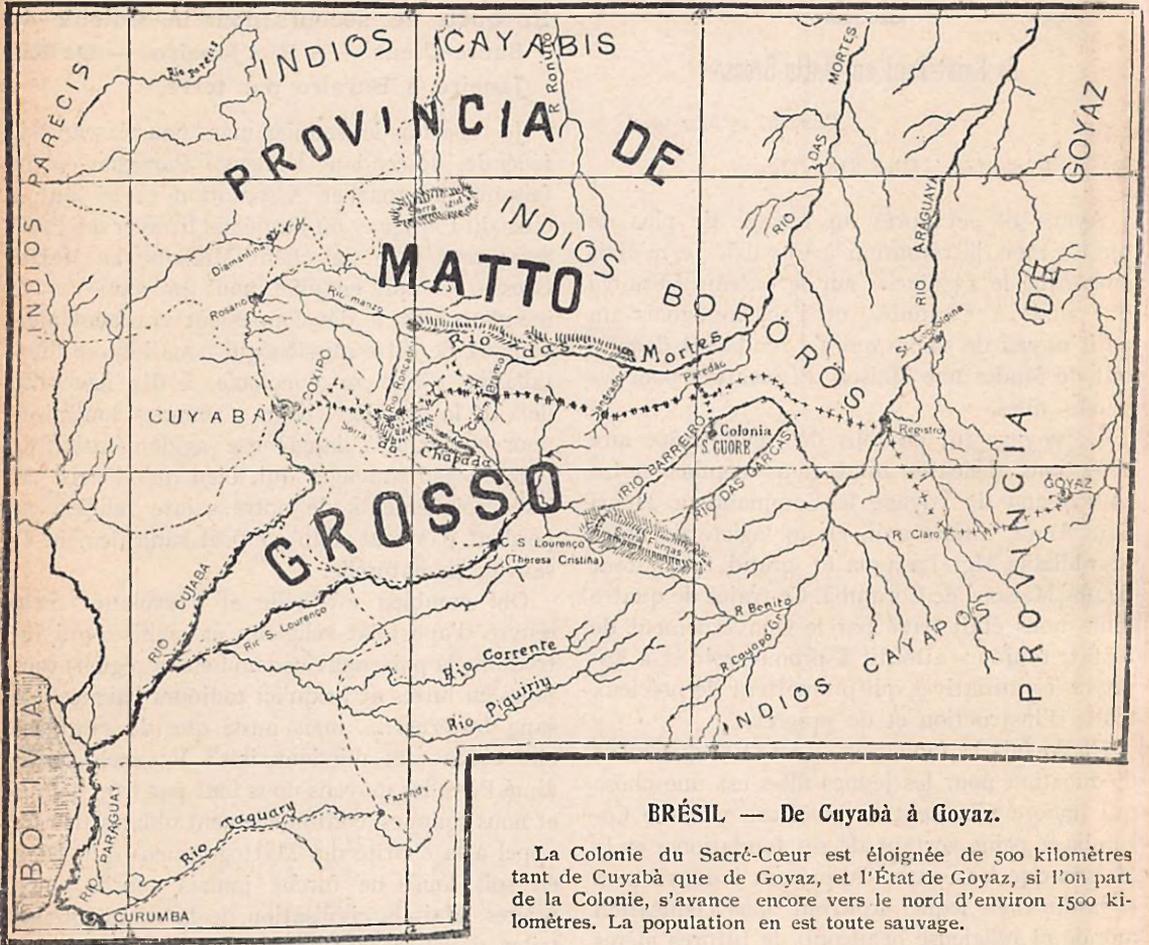
Je me rendis donc à Rio Janeiro pour intéresser le Gouvernement fédéral à notre Mission. L'excellent Président m'accorda au palais de

(1) Nous avons promis dans le récent numéro d'octobre de donner aux lecteurs du *Bulletin* la relation du voyage de D. Malan, Inspecteur des maisons salésiennes du Matto-Grosso, à travers ces immenses territoires; nous sommes heureux de tenir notre engagement.

Pétropolis une audience particulière qui ne dura pas moins d'une heure entière et qui fut cordialement intéressante.

J'obtins du Gouvernement plusieurs centaines de montures de cavalerie pour mes pauvres *Bororôs*, et le Ministre des Travaux Publics m'accordait la franchise sur les transports nationaux pour tous les objets à destination de la Colonie.

devais me retrouver en Juin à la Colonie, il m'était très difficile de retourner à Rio Janeiro, pour ensuite remonter lentement jusqu'à Cuyabà et de Cuyabà chevaucher jusqu'à Barreiro et encore revenir à Cuyabà. Je me décidai donc à faire le voyage par terre, dans l'intention de visiter l'État de Goyaz où l'on commence à manifester un grand enthousiasme pour notre



BRÉSIL — De Cuyabà à Goyaz.

La Colonie du Sacré-Cœur est éloignée de 500 kilomètres tant de Cuyabà que de Goyaz, et l'État de Goyaz, si l'on part de la Colonie, s'avance encore vers le nord d'environ 1500 kilomètres. La population en est toute sauvage.

Vivement touché en voyant ainsi toutes mes intentions réalisées, je lui en témoignais ma reconnaissance ainsi qu'à beaucoup d'honorables personnes de la capitale et des autres villes de la fédération, je me dirigeais sur S. Paul, bien résolu à rejoindre la dernière station de la ligne du chemin de fer qui s'avance vers l'État de Goyaz et de là à continuer ma route par terre jusqu'à la colonie d'Araguary et Cuyabà, en traversant ainsi la plus grande partie de l'État de Minas-Geraes, tout l'État de Goyaz et, presque dans toute son étendue aussi, celui du Matto-Grosso. Mais une fois S. Paul atteint, comme je

mission et aussi pour en même temps donner à tant de chrétiens qui ne peuvent pas entendre parler de ces œuvres ni voir le prêtre qui en est chargé, l'occasion de manifester leur généreuse sympathie.

De S. Paul à Araguary — Accueil bien cordial.

Parvenu donc à S. Paul, la grande cité industrielle de la fédération des Etats-Unis du Brésil, j'y commençais mes préparatifs pour le long voyage que je devais effectuer à travers les terres Matogrossiennes. Qu'on se le figure !

Je n'avais sur moi que la riche somme de trente francs, puisque j'avais employé le reste des offrandes recueillies, d'une part à acheter des présents et des ustensiles pour les distribuer aux Indiens, et d'autre part à subvenir aux besoins de la Mission. Mais notre bien cher confrère, D. Zeppa, auquel je confiais ma très triste situation, voulut bien dans sa bonté plus que fraternelle, me venir en aide en me donnant les 240 francs qu'il destinait à payer un compte présenté même devant moi. C'est donc avec 270 francs dans mon sac que je partis dans la soirée du 22 avril, accompagné du frère coadjuteur Edouard Sarraco et d'un ancien élève de notre oratoire de Cuyabá, Albert Gomes da Silva.

Don Zeppa nous conduisit jusqu'à la station et nous paya encore le billet qui nous permettait d'aller jusqu'à la prochaine ville de *Campinas*, distante de trois heures de chemin de fer de Sait-Paul. Nous y arrivions à 7 h. $\frac{1}{2}$ et nous trouvions au débarcadère Don Giudice qui non seulement voulut nous donner l'hospitalité la plus salésienne et augmenter de 200 francs notre trésor de voyage, mais encore nous accompagner jusqu'à *Ribeirão Preto*. Que Dieu veuille bien récompenser largement notre bien aimé confrère ainsi que les associés de la Compagnie Mogyana qui nous concédèrent le passage gratuit de *Campinas* jusqu'à *Araguary*, nous épargnant ainsi une somme de 480 francs. Quelle aumône providentielle pour nous ! A Ribeirão Preto nous rencontrons le R. P. Euclides, vice-curé de ce centre très important, et ancien élève de l'oratoire de Lorena. Il nous conduisit à la Cure où nous fûmes véritablement gâtés par lui et par la mère du curé, hélas ! absent. Le lendemain matin je célébrais la sainte Messe et après avoir embrassé nos chers amis le P. Euclides et D. Giudice, nous partions pour *Uberaba*. La ligne de chemin de fer passe en cet endroit au milieu de splendides panoramas, à l'ombre d'immenses plantations de café. Nous étions à l'époque de la récolte et l'on voyait les femmes et les enfants s'en aller en joyeuses bandes cueillir sur les treilles les délicieux fruits qui composent leur breuvage de prédilection, et ma pensée s'en allait vers ma chère Provence et les inoubliables cueillettes d'olive auxquelles je participais durant mon enfance.

Le voyage fut très heureux jusqu'à *Uberaba* où nous arrivâmes dans la soirée du 24. Nous avions rencontré en chemin deux aimables Pères Dominicains, le P. Harmois qui revenait d'Europe, et le P. Ondedieu, Procureur du Couvent de *Uberaba*. Ce dernier télégraphia d'une station intermédiaire notre arrivée à son Supérieur qui daigna venir au devant de nous et nous accompagna au Couvent où il nous combla des plus affectueuses attentions.

Uberaba est une ville fort petite mais très animée qui comprend de 8 à 9000 habitants; elle est située à la partie méridionale de l'immense État de Minas-Geraes.

Elle est le siège de l'Évêché de Goyas. Le premier pasteur de ce grand diocèse est actuellement Mgr Edouard Duarte Silva, prélat zélé et infatigable; je n'eus pas le bonheur de le saluer, car il se trouvait à ce moment à Rome. Mais pendant mon court séjour à *Uberaba*, je pus rendre visite au Vicaire Général Mgr Ignace Xavier qui voulut bien m'accorder tous les pouvoirs nécessaires à seule fin d'administrer les sacrements aux fidèles qui auraient désiré profiter de mon passage.

Uberaba est le centre d'un actif mouvement commercial et les maisons d'éducation sont nombreuses tant pour les jeunes gens que pour les jeunes filles. En outre des écoles nationales et municipales, elle compte d'importants établissements dirigés par les P. Dominicains, les Pères Augustins, les Frères Maristes et les Sœurs Dominicaines. Cette petite ville possède déjà plusieurs palais d'une construction vraiment artistique, et les Dominicains y élèvent un splendide sanctuaire, de style gothique, qui sera dédié à Saint Dominique et sera le centre de la dévotion brésilienne au saint Rosaire. Je renouvelle encore ici à ces bons fils de Saint Dominique l'expression de ma très vive et très sincère reconnaissance.

(A suivre).





LE CULTE DE * * * * *

MARIE AUXILIATRICE

Congrès Marial de Rome

Nous renvoyons au prochain *Bulletin* toutes les nouvelles qui nous sont parvenues d'un peu partout et qui sont relatives à l'extension rapide et si consolante que prend dans tout l'Univers le Culte de notre bonne Mère, la Madone de Don Bosco, et nous nous permettons d'annoncer à nos chers lecteurs le *Congrès Marial Mondial* qui se tiendra à Rome du 30 novembre au 4 décembre prochain, en l'honneur de la Très Sainte Vierge et à l'occasion du Cinquantenaire de la Proclamation du Dogme de l'Immaculée Conception.

Disons de suite que Congrès aura une importance capitale pour la dévotion à Marie Immaculée.

Le programme en est établi avec une telle sagesse et une telle précision qu'il pourra devenir le « programme organique » de tous les Congrès mariaux ultérieurs.

Le Congrès comptera trois sections :

I° Le Culte de la Très Sainte Vierge ;

II° Les publications mariales (livres ou périodiques) ;

III° Les Institutions et Associations mariales.

La première section, nécessairement la plus importante, embrassera quatre parties :

A) la partie doctrinale soit illustrée soit apologétique des dogmes catholiques se rapportant à Marie, à ses prérogatives, ses privilèges, ses titres et sa gloire ; la dévotion des fidèles à la Sainte Vierge etc.

B) la partie historique comprenant l'origine de son culte, l'influence de ce culte sur le monde entier, ses relations avec toutes les choses de la société, avec la littérature et les arts ; les rapports intimes qui existent entre la

Vierge et l'établissement de l'Église, entre Marie et la Papauté, etc.

C) la partie pratique consistant à étudier les différentes formes de dévotion légitimes et bien fondées, à étudier pour les remettre en honneur les formes antiques et, pour ainsi parler, classiques de la dévotion à Marie, enseignées par l'Église et pratiquées par les saints ; à promouvoir plus que jamais ces sublimes prières et à les maintenir, etc.

D) la partie complémentaire qui traitera des dévotions aux saints qui ont eu le plus de relation avec la Très Sainte Vierge, le culte du saint époux de Marie, saint Joseph, et celui de saint Joachim et sainte Anne.

— La seconde section traitant des publications mariales aura aussi deux parties :

A) Les publications non périodiques, c'est-à-dire celles qui comprennent tous les différents ouvrages anciens et modernes relatifs à la Ste Vierge et à son culte, tels que livres théologiques, historiques, artistiques, littéraires, de piété ; les bibliothèques mariales ; les opuscules, les numéros uniques, la presse illustrée, etc., etc. ;

B) Les publications périodiques comprenant toutes les revues et journaux qui traitent du culte de la Madone.

On étudiera dans cette section B, le développement de cette presse périodique comme aussi les défauts à éviter et les moyens de lui venir en aide, etc., etc.

— La troisième Section : Institutions et Associations mariales aura comme les précédentes deux parties :

A) Les Congrégations et les Ordres religieux étudiés surtout au point de vue de leurs rapports avec le culte de Marie, faisant attention à leurs origines, leurs règles, leur apostolat, leurs relations avec le Dogme de l'Immaculée-Conception ;

B) Les Confraternités, les Compagnies, les Associations Mariales; étude pratique sur leur origine, leur mérite, les fruits obtenus pour le bien de chacun, pour le bien de leurs familles, de la Société civile, de l'Eglise, etc., etc.

Tout ce programme très sagement conçu, nous le répétons, a pour but principal de promouvoir la dévotion à la Très Sainte Vierge, et à la promouvoir d'une manière édifiante, utile à tous. Il y a des défauts à éviter, des

pratiques à supprimer, des innovations à faire, des doutes à éclaircir, et tout cela sera l'œuvre de ce grand Congrès Marial qui sera en même temps une solennelle manifestation de foi et d'amour envers Marie.

Prions donc le Seigneur pour qu'il eclaire les intelligences, qu'il echauffe les cœurs, afin que tout réussisse pour la plus grande gloire de Dieu et le triomphe de sa Mère Immaculée.

Grâces et faveurs obtenues par l'Intercession de Notre-Dame Auxiliatrice

 *Qui pourrait, dit saint Bernard, sonder la profondeur, la largeur et la hauteur de la bonté de Marie, notre divine Protectrice? Elle nous aime tous comme la prunelle de son œil; elle ne cesse de nous protéger et de nous conduire; tout le long de la vie elle nous porte, pour ainsi dire, dans ses bras; à l'heure de la mort, elle se constitue notre gardienne et notre avocate, et sa sollicitude maternelle n'a de repos que quand elle nous voit en possession du bonheur éternel. Patronne universelle du genre humain, Mère des hommes, Dieu lui a fait un cœur aussi grand que ce grand ministère, et il a versé, dans ce cœur, une charité qui comprend tous ses enfants, qui dans sa sollicitude et sa tendresse, embrasse tous les lieux, tous les maux, tout le monde. Dans sa générosité, elle ouvre ses oreilles de miséricorde aux justes et aux pécheurs, à tous ceux qui l'implorent, afin que tous reçoivent de sa plénitude. Pénétrons-nous bien de ces pensées et recourons avec confiance à la maternelle protection de la Très-Sainte Vierge.*

Ci-inclus un mandat-poste de la valeur de vingt francs en action de grâces pour une faveur obtenue par l'entremise de Notre Dame Auxiliatrice. On demande des prières pour un malade.

Carignan (Ardennes), 29 août 1904.

* *

Je vous envoie par un mandat la somme de cinq francs en reconnaissance d'une grâce obtenue par Marie Auxiliatrice.

Espalion, 18 août 1904.

* *

Agrez la très modique somme de deux francs en action de grâces pour une faveur insigne reçue de Notre Dame Auxiliatrice.

Charvenod (Aoste), septembre 1904.

B. C.

Ci-joint un mandat de dix francs en reconnaissance d'une grâce obtenue par l'intercession de Marie Auxiliatrice.

Saint-Gengoux, 26 septembre 1904.

L. F.

* *

Par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice j'ai obtenu le rétablissement de ma santé; je vais pouvoir, grâce à cette bonne Mère, reprendre mon travail. Je vous fais part de cette nouvelle faveur que m'a octroyée Marie et je vous demande de la faire connaître par l'entremise du *Bulletin*, afin que tous les lecteurs de celui-ci sachent bien qu'on ne s'adresse pas en vain à Marie.

Haute-Savoie, 12 août 1904.

F. B.

* *

Frappée de la terrible fièvre typhoïde, j'avais reçu le saint Viatique. Toute espérance de gué-

raison était perdue, car le mal faisait de rapides progrès. Me souvenant de la puissance de la Très Sainte Vierge je me tournai vers Elle et je fis vœu que si je guérissais, je me rendrais au Sanctuaire du Valdocco pour remercier Notre Dame Auxiliatrice. La Madone m'a écoutée et je suis aujourd'hui complètement rétablie. J'ai accompli mon vœu et j'invite tous les lecteurs du *Bulletin* à m'aider à remercier cette bonne Mère.

Cuneo, 10 juillet 1904.

O. A. B.

* * *

Je vous envoie ci-joint dix francs, en vous priant de faire célébrer à l'autel de Notre Dame Auxiliatrice une messe d'action de grâces pour une guérison jugée inespérée par plusieurs médecins et obtenue après une neuvaine de prières faites à Marie Auxiliatrice.

Veillez faire insérer dans le *Bulletin salésien* cette faveur qui s'ajoutera à celles si nombreuses accordées par cette bonne Mère.

X, septembre 1904.

J. H.

* * *

Amour, reconnaissance éternelle à notre Mère bien-aimée, Notre Dame Auxiliatrice pour la grande grâce qu'elle a daigné accorder

à un de mes jeunes parents dans l'importante affaire de sa vocation. Il s'est heureusement décidé à entrer en religion et Marie saura bien lui continuer sa maternelle protection.

Aveyron, 8 septembre 1904.

N.

* * *

Il y a très peu de temps, je vous écrivis pour demander des prières à l'intention d'un de mes frères. Grâce à Dieu et à Notre Dame Auxiliatrice, nos vœux sont complètement exaucés maintenant, quoique pendant un certain temps ils aient semblé devoir rester sans résultat.

Cologne, 27 août 1904.

A. L.

* * *

Ma reconnaissance la plus filiale et la plus sincère à Notre Dame Auxiliatrice qui a daigné entendre mes pauvres prières et exaucer la demande que je lui faisais. Merci à cette bonne Mère!

Tunis, 22 août 1904.

C. C.

Vive reconnaissance à la meilleure des Mères, à Marie Auxiliatrice, pour les faveurs dont elle ne cesse de me combler.

Lyon, 2 septembre 1904.

T. J.

CHRONIQUE SALÉSIENNE

GUERNESEY — Oratoire Ste Marie du Catel. — Une fête religieuse à l'Oratoire. — Trois heures. Le temps jusqu'alors incertain s'est levé tout à coup et cette éclaircie subite amène à l'Oratoire Ste Marie une foule compacte et peu bruyante. C'est en vain qu'on a retiré de notre petite chapelle les harmonium et prie-Dieu encombrants pour les remplacer par des chaises; le monde arrive toujours et s'entasse devant la porte restée ouverte, sous un soleil brûlant, comme un fleuve impétueux que la mer est impuissante à renfermer dans ses bords immenses.

Les vêpres sont chantées dans le plus grand calme avec des accents de piété bien sentis, puis M. le chanoine Forain, qui avait tenu à nous donner une nouvelle marque de sa sympathie par sa présence, entouré de prêtres en chapes, prend le Très-Saint Sacrement, et la procession commence.

Les rangs se forment avec ordre entre deux haies de curieux, protestants de toutes sectes, dont un chaleureux avertissement fait bien vite enlever les chapeaux. La longue file s'ébranle petit à petit au

chant du *Lauda Sion*, sous les grands arbres du parc pavoisés et enguirlandés, quand la musique vient tout à coup saisir nos cœurs pour les porter, aussi frais que ses accords, jusqu'au trône du Dieu-Eucharistie. Tous les visages resplendent de piété: point de respect humain, les fronts sont hauts, les yeux regardent bien en face, et la fierté qu'éprouve chacun à escorter son Dieu dans son triomphe se traduit par les chants d'actions de grâces qui s'échappent de toutes les poitrines.

Cependant on arrive en vue du premier reposoir adossé au tronc d'un superbe chènevert. Deux escaliers couverts de tapis, aux rampes ornées de verdure, donnent accès à un autel richement paré. Les fleurs les plus diverses s'y marient avec grâce et arrivent jusqu'au pied d'une statue de la Très Sainte Vierge.

Jésus arrive au milieu des fumées de l'encens et des jonchées de fleurs jetées devant lui par les petits angelots qui, dans leur aube immaculée, autre marque de leur innocence, sont venus comme

autrefois à la parole du bon Maître : « Laissez venir à moi les petits enfants. » L'ostensoir doré brille sur l'autel, au milieu des lumières, et maintenant Jésus, dans un appareil de gloire bien plus grand cependant, repose encore comme à Nazareth sous le manteau de sa divine Mère. Alors la suave mélodie d'une andante réunit dans les mêmes accords les doux accents des cœurs et fait couler des yeux attendris, des larmes d'amour. Peu à peu s'éteignent les dernières paroles du *Tantum Ergo*, l'ostensoir s'élève dans les airs, les fronts se courbent respectueusement et le son des tambours et des instruments qui sonnent aux champs retentissent comme un suprême *Alleluia* lancé jusqu'au trône du Dieu Tout Puissant et bon.

Puis de nouveau la procession se déroule lentement dans les allées du parc au chant du *Magnificat*. *Fecit mihi magna qui potens est!... Exaltavit humiles!...* Quel moment eut été plus propice pour le dire que cet instant, où toutes les âmes, en la présence de leur Dieu, tressaillaient d'une commune allégresse?

Bientôt, au milieu de la luxuriante verdure des arbres, nous apparait la figure souriante du Sacré-Cœur dont les mains étendues nous invitent à approcher. Devant le second reposoir qui ressemble à un colosse de pierre, nous sommes pour quelques instants transportés dans un coin de notre chère Bretagne, sur les rochers à l'aspect sombre et sévère qui virent s'écouler nos premières années. Notre âme à cette vue se plonge dans une douce mélancolie, nous pensons au sol bien-aimé de notre pays natal. Mais Jésus, lui qui console de tout, est avec nous, et notre front se relève dans une fière résignation, car, si l'on nous a privés de notre pays, ou n'a pas du moins de nos cœurs arraché notre Dieu. Et là, prosternés devant le Dieu de miséricorde, une foi plus intense consume toutes les âmes, elles se sentent subitement plus fortes d'avoir un tel ami, un ami dont la fidélité ne s'est jamais démentie. A gauche de l'autel nous le voyons à la crèche où s'est allumé cet amour immense pour les hommes, et à droite, nous contemplons le gibet infâme qu'il a ennoblé de son sang, en y scellant le mystère de notre rédemption. Du haut de son trône, il nous montre son Cœur et semble vouloir donner en spectacle à la foule silencieuse et recueillie qui l'adore, les abîmes inépuisables d'amour qu'il renferme et toutes les choses que les yeux de notre corps ne peuvent découvrir dans le petit disque blanc que nous voyons sur l'autel.

Sur nous encore une fois, le prêtre lève l'ostensoir bénissant au son des instruments de musique qui, seuls en ce moment, sont assez puissants pour faire monter à l'unisson vers Dieu les actions de grâces de tous les cœurs animés de saints transports. Et maintenant la procession rentre lentement à la chapelle devenue bien plus petite encore devant la foule. Impossible de décrire le ton et les accents avec lesquels fut chanté le *Te Deum*. Que de véhémence! que de grandeur! que d'enthousiasme!

Enfin après une dernière bénédiction, après qu'on eut considéré une dernière fois Jésus dans son sacrement d'amour, quelques chaleureuses paroles de

prêtre mirent au grand jour toutes les saintes joies cachées au fond des cœurs et qu'on se sentait incapable de traduire par la parole, et chacun acquit la certitude que le bon Dieu avait été touché d'une semblable démonstration de foi.

Quand la chapelle se fut vidée, cette foule tout à l'heure rayonnante de piété était maintenant transportée d'allégresse. « Que je suis heureux! Quelle splendide fête! quel bonheur en tous! » On n'entendait plus que cela dans la bouche de tous; tout ce que chacun avait de sentiments se réunissait dans ces seuls mots. Quoi d'étonnant dans une telle exubérance! Depuis de longues années peut-être, beaucoup n'avaient pas approché de si près Notre Seigneur; peut-être n'avaient-ils jamais pensé qu'on put le servir avec et dans tant de joie! Aussi, revenus de leur premier doute, ils eurent presque ici-bas déjà un avant-goût du ciel, et ils ont désiré plus que jamais travailler pour le partager dans l'éternité.

Puisse cette grâce de Dieu leur faire redoubler leurs efforts et les faire travailler avec plus d'ardeur pour le mériter.

Et après qu'on se fut communiqué ses impressions, les mains se serrèrent vigoureusement comme après le joies intimes d'une réunion de famille, un dernier regard de satisfaction, de contentement, de bonheur illumina tous les yeux, et l'on se quitta en se disant comme souvenir de la procession : à l'année prochaine.

PALESTINE. — Orphelinat catholique de Béthléem. — Anniversaire de Don Belloni. — Le souvenir du très regretté Don Belloni est trop vivant dans l'esprit des lecteurs du *Bulletin salésien* pour que je ne m'empresse pas de leur faire part du service anniversaire célébré dans l'église du Sacré-Cœur, à Béthléem, le 9 août dernier, à la mémoire de ce pieux serviteur de Dieu, de ce véritable ami de la jeunesse pauvre et abandonnée.

Cette cérémonie n'a pas laissé de causer à tous une profonde émotion. Ce jour-là, comme celui des funérailles, une nombreuse assistance remplissait la vaste église. Plusieurs notabilités, ainsi que la plupart des Communautés de Jérusalem et de Béthléem s'étaient fait un devoir de rendre un dernier hommage à la mémoire du vénéré défunt. Parmi les personnes présentes mentionnons Monseigneur Jérôme, du Patriarcat grec-catholique, grand ami de Don Belloni et son Coopérateur infatigable pendant de longues années, ainsi que plusieurs prêtres du Patriarcat latin de Jérusalem.

Parmi les communautés de cette dernière ville, représentées à la cérémonie, on remarquait : les RR. PP. Dominicains de S. Étienne, et parmi eux le T. R. P. Séjourné, l'éloquent orateur qui l'année dernière prononça l'éloge funèbre de Don Belloni; les RR. PP. Assomptionistes de Notre-Dame de France; les Pères Blancs en ce moment à S. Jean *in montana*, avec une nombreuse députation de leurs séminaristes; les Pères Lazaristes français, etc. Les Communautés religieuses de Béthléem étaient représentées par les PP. Franciscains de la Nativité; les Pères du Sacré-Cœur de Béthazam; les

Frères des Écoles Chrétiennes et leurs novices ; les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition et leurs élèves ; les Sœurs de la Charité et leurs Orphelines, etc.

L'assistance nombreuse qui remplissait la nef était composée en grande partie d'anciens élèves de Don Belloni, ouvriers ou commerçants, qui avaient quitté leur travail pour assister à la messe célébrée pour leur bienfaiteur et père et témoigner ainsi de leur reconnaissance et de leur filiale vénération.

Bien que les élèves de l'Orphelinat et de l'école gratuite fussent en ce moment en vacances, ils ont tenu à revenir à l'Orphelinat et beaucoup se sont approchés de la Sainte Table.

La Messe a été chantée par M. l'abbé Legrand, secrétaire de Mgr le Patriarche. L'orgue était tenu par l'habile maître de chapelle de l'Orphelinat et les chants ont été exécutés avec beaucoup de piété et d'ensemble par les orphelins eux-mêmes.

En terminant ce modeste compte-rendu, permettez-moi de vous rapporter un trait bien édifiant, tout à la louange de nos chers enfants.

Les vacances approchaient. Quelques jours avant la date fixée, un groupe d'enfants de l'école gratuite se présente spontanément chez le directeur de l'Orphelinat et lui dit : « M. le directeur, avant d'aller en vacances nous voulons faire célébrer une messe solennelle pour l'âme d'*abbôna* (notre Père) Belloni. Voici 75 piastres (13 frs. 50) que nous avons recueillis à cette intention. Nous assisterons tous à la messe avec nos maîtres et nous ferons la sainte Communion ».

De fait, quelques jours après cette démarche un superbe catafalque était dressé dans l'église, et une messe à laquelle assistèrent les 200 élèves de l'externat, fut chantée solennellement pour le repos de l'âme de Don Belloni.

Ce n'est pas tout. L'exemple du bien est contagieux. Nos orphelins, jaloux de voir les externes témoigner ainsi publiquement de leur piété filiale envers leur bienfaiteur, tinrent conseil et organisèrent entre eux une souscription qui se monta à la somme de 19 francs qu'ils portèrent joyeusement au Directeur en demandant à leur tour une messe solennelle avec, naturellement, un beau catafalque.

Eux aussi eurent à cœur de s'approcher des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Une pareille conduite n'a pas besoin de commentaires ; elle est digne des Orphelins de D. Belloni.

A côté de cette consolante marque de reconnaissance, je suis heureux de mentionner la générosité des bienfaiteurs. Ils se sont souvenus que la plus belle fleur à déposer sur la tombe de celui qu'on nomme ici le « Père des Orphelins », c'était d'offrir leur obole pour continuer son œuvre. Grâce aux secours envoyés par eux, nous avons pu conserver le même nombre d'enfants (140 internes et plus de 200 externes) sans faire de nouvelles dettes, mais il reste toujours à payer les anciennes.

ORAN. — Nous extrayons de la *Semaine Religieuse d'Oran* ces quelques lignes :

« Une première Grand'Messe à la Cathédrale. — Dimanche dernier, les fidèles de Saint Louis, assistant à la Grand'Messe, se demandaient la cause de l'éclat inaccoutumé donné à cet office.

« A l'autel brillamment illuminé, un diacre et un sous-diacre assistaient le célébrant revêtu des plus riches ornements sacerdotaux. C'était un enfant de Saint-Louis qui, après avoir entendu l'appel de Dieu et être parvenu au sacerdoce, célébrait pou-

la première fois l'auguste sacrifice dans la paroisse qui l'avait vu naître, dans l'église de son baptême et de sa première communion.

« Ayant achevé chez les Pères Salésiens le cours de ses études, le jeune Candela avait senti son âme attirée vers cette vie toute de dévouement pour les ouvriers, les humbles et les petits.

« Chassé comme ses frères par la tourmente anti-religieuse, il dut prendre le chemin de l'exil, et c'est sur la terre étrangère, à Séville, qu'il reçut l'onction qui le fit prêtre pour l'éternité. Revenu près des siens pour quelques jours, ses vieux parents ont eu la consolation et la joie de voir leur fils monter au saint autel.

« M. l'Archiprêtre n'a point voulu que le séjour du jeune prêtre passât inaperçu dans sa paroisse natale, et c'est pour cela que, dimanche dernier, l'abbé Candela chantait la Messe à Saint-Louis.

« Après l'Évangile, le cher pasteur expliqua aux fidèles les motifs de cette solennité, véritable fête de famille, hymne d'action de grâces et gage d'espérance. Il ne se borna point à présenter aux paroissiens de Saint-Louis le nouveau ministre de l'Évangile, mais, élevant leurs pensées plus haut, il redit à ses auditeurs la grandeur du sacerdoce catholique, tant méconnu de nos jours. . . .

« A l'enfant de Saint-Louis qui reprendra demain la route de l'exil, nous montrons le ciel, et lui rappelant la touchante prière qu'il répète chaque jour : « Seigneur, donnez-moi des âmes, le reste importe peu, » nous lui dirons : courage, en haut le cœur, *ubi crux, ibi patria.* »

Nous ajouterons que durant son court séjour à Oran le jeune prêtre a été l'objet des plus affectueuses attentions de la part de ses anciens et bien-aimés Supérieurs dont les regrets avaient été grands de ne pas être auprès de lui au beau jour de son ordination, et de la part des « anciens » ses camarades d'antan. Ceux-ci, malgré l'heure tardive de l'arrivée de M. l'abbé Candela (plus de minuit), voulurent aller l'attendre au débarcadère, comme ils tinrent aussi à le servir au saint autel, le jour où notre confrère offrit le saint sacrifice dans la crypte de la cathédrale devant tous les externes au grand complet. Puis le soir, tout comme au bon vieux temps, ils firent à Eckmühl la réunion extraordinaire au cours de laquelle, bien entendu, on acclama les noms de Dom Bosco, de Dom Rua, du Père Bellamy, et où ils envoyèrent au T. S. Père une adresse télégraphique l'assurant de leur fidélité et de leur attachement. Dès le lendemain, Mgr Merry del Val daignait leur répondre que S. S. Pie X avait agréé d'une façon toute particulière cet acte d'amour filial et qu'il bénissait de tout cœur les Salésiens et leurs anciens élèves d'Oran,

La soirée du 15 août fut occupée par une joyeuse séance théâtrale qu'organisèrent les « Anciens ». Ce n'étaient pas, certes, les costumes et les décors, la musique et l'entrain d'autrefois, mais c'en était le souvenir, l'écho, et cela disait beaucoup à tous les cœurs.

M. l'abbé Candela est le premier prêtre salésien Oranais. Puissent d'autres confrères Oranais venir bientôt aussi d'Espagne où ils sont actuellement réfugiés, pour procurer à leurs bons Supérieurs et aux chers « Anciens » les mêmes joies, les mêmes consolations ! Puissent d'autres vocations germer, croître et grandir parmi les enfants et les jeunes gens, car, quoi qu'on ait dit, la terre oranaise n'est pas stérile !



Un fils de Don Bosco

1850 — 1895

VIE DE MONSEIGNEUR LASAGNA

Missionnaire salésien, Évêque titulaire de Tripoli

NOTE RECTIFICATIVE — Amis de la vérité avant tout, nous avons reçu avec reconnaissance les observations qui nous sont parvenues d'une source qui n'admet aucun doute, sur ce qui est raconté dans le *Bulletin salésien* de septembre 1904 à propos de Don Pedro II et des Religieuses de Notre Dame de Sion, et nous reconnaissons que les personnes qui nous avaient renseigné ont surpris notre bonne foi. Voici maintenant ce que nous apprenons d'un témoin qui ne saurait nous tromper :

Les Dames de Sion se sont établies au Brésil, en 1888, avant la chute de la Monarchie, et elles ont fondé leur première maison à Rio Janeiro même. Elles allèrent rendre visite à l'Internonce Mgr Spolverini, qui avait ses appartements dans le couvent des Carmes. Elles instituèrent ensuite un autre établissement à Petropolis, dans le palais de l'empereur. Ce palais n'a jamais été confisqué et il est encore la propriété privée des héritiers de Don Pedro, qui veulent bien continuer à le louer aux Dames de Sion. Il est avéré aussi que dans cette résidence l'empereur ne posséda pas de salle du trône.

CHAPITRE XXXVII.

Les deux plaies du Brésil — L'abolition de l'esclavage — L'aurore de la rédemption des sauvages — Le Matto-Grosso — Notions nécessaires — Caractère des sauvages — Promesse et annonce d'une nouvelle Mission — Le choix des missionnaires — Les moyens — Occupations de famille — Un illustre homme d'État — Le Congrès Eucharistique de Montevideo — Discours de clôture.

Ce fut après six long mois consacrés à visiter les Oratoires salésiens qui existaient déjà dans le Brésil et surtout à parcourir les deux États si peuplés de S. Paul et de Minas Geraes où il établit de nouvelles fondations, que Mgr Lasagna rentra le 10 janvier 1894 dans son collège de prédilection de Villa Colon. Le travail accompli était grand si l'on tenait compte des fatigues nombreuses qu'il avait endurées; mais il était de peu d'importance

lorsqu'on connaît l'ardent désir dont brûlait le prélat de faire du bien à cette immense République. Dès la première fois qu'il avait mis le pied sur cette terre, alors que Don Pedro II était encore empereur, il avait ressenti une peine indicible en constatant ces deux horribles plaies: l'esclavage et la chasse aux Indiens. Son cœur généreux aurait voulu dès ce moment même travailler à les guérir et à parcourir toutes les *fazendas* brésiliennes en prêchant une croisade pour la rédemption des esclaves. L'oppression sous laquelle étaient courbés tant de malheureux le faisait gémir, mais tel n'était pas le but de sa mission, et il dut se contenter de faire monter vers le Ciel d'ardentes prières pour que Dieu hâtât l'heure de l'affranchissement. Aussi est-il facile d'imaginer la joie profonde qu'éprouva notre zélé missionnaire lorsque le très-sage Pontife Léon XIII envoya aux Evêques du Brésil son immortelle Encyclique *In plurimis* sur l'affranchissement des esclaves, et surtout l'orsqu'il fut que dans le Brésil l'acte d'émancipation des esclaves avait été signé en date du 8 mai 1888 par la fille de l'empereur D. Pedro. Celui-ci se trouvait alors en Europe et était allé offrir à S. S. le Pape, à l'occasion du Jubilé sacerdotal, ses hommages et des présents magnifiques. Ce décret impérial faisait cesser l'ignoble commerce de chair humaine qui outrageait le Brésil, et Mgr Lasagna, qui n'était alors qu'un simple prêtre, en bénit le Très-Haut du plus profond de son Cœur. Mais ce cœur ne pouvait pas être satisfait tant qu'il n'aurait pas été pourvu à l'évangélisation et à la civilisation des sauvages encore si nombreux en ces régions sans fin. Il voyait aujourd'hui poindre l'aurore du jour où il lui serait donné de mettre la main à cette œuvre si éminemment humanitaire et vraiment chrétienne. Il remerciait l'aimable Providence qui lui permettait de commencer la Mission du Matto-Grosso après laquelle il soupirait depuis si longtemps et qui à elle seule suffirait pour immortaliser un homme et lui mériter d'être rangé parmi les plus grands bienfaiteurs de l'humanité.

Le Matto-Grosso, qui signifie grande forêt, est un plateau situé presque au centre de l'Amérique

Méridionale, en même temps qu'un des plus vastes parmi les États-Unis du Brésil. Il a une superficie de 1.380.000 kilomètres carrés, ce qui lui donne une étendue cinq fois supérieure à l'Italie. La capitale en est Cuyabà, fondée, il y a à peu près deux siècles, par des chercheurs d'or qui venaient de Saint Paul, et sa population est d'environ 16000 habitants; on y trouve aussi un petit port sur le fleuve du même nom. Elle est la résidence du Gouverneur et du seul Evêque qui soit dans tout cet État. Pour défense il y a un préside militaire placé près de la frontière, et vis-à-vis du Paraguay et de la Bolivie.

Cet immense plateau contient les sources des principales rivières qui se jettent au nord dans le Rio des Amazones, et au sud dans le Paraná. Il ne communique pas directement avec l'océan, et pour venir de Buenos Ayres, comme il n'y a pas de moyens de communication par terre, il faut parcourir sur eau près de 5000 kilomètres, en remontant le Rio de la Plata, le Paraná, le Paraguay, le Saint-Laurent et enfin le Cuyabà. Les habitants non civilisés, et de race portugaise pour la plus grande partie, sont des nègres ou des mulâtres et s'élèvent au chiffre de 80.000, mais les gigantesques forêts du Matto-Grosso, les plaines et les rives des fleuves sont parcourues par d'autres bandes de sauvages qu'il est à peu près impossible d'énumérer.

Ils conservent presque tous leur primitive sauvagerie et jusqu'à présent ils se sont montrés rebelles à tous les efforts employés pour les adoucir. Partagés en tribus nomades, ils font des incursions à travers les forêts, ne portant aucun vêtement la plupart du temps et vivant de la chasse et de la pêche où ils sont très habiles. Ils admettent ordinairement deux divinités; un dieu bon, caust de tout bien et un autre mauvais, source de tout mal. Les tribus sont gouvernées par un chef suprême qui a sous lui d'autres chefs subalternes. Pour parvenir au titre et à la charge de chef suprême il faut que l'Indien soit robuste, valeureux dans les combats contre les ennemis, audacieux dans les incursions et à la chasse des bêtes sauvages, parfait connaisseur des forêts pour y mener ici ou là ses sujets selon les diverses circonstances du moment. En général ils parlent le *guarani*, subdivisé en une foule de dialectes; aussi y a-t-il une très notable différence entre le langage parlé par deux tribus. Le climat du pays est très chaud et malsain, bien que la végétation soit superbe au delà de toute créance et que les fruits y abondent d'une façon extraordinaire. Les animaux sont pour la forme et l'instinct très différents de ceux d'Europe. L'*onca parda* et l'*onca rajada* qui sont les deux espèces de tigres du Brésil s'y trouvent en grande quantité, de même qu'on rencontre des singes à profusion et de tout genre.

(A suivre).

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 août au 15 octobre 1904

France



BLOIS: M. le chanoine Brault, *Blois*.



AIX: M^{lle} Julie-Clotilde Lagrange, *Tarascon*.

AMIENS: M. Jules-François-Furcy Dournel de Bonnival, *Amiens*.

CAMBRAI: M^{lle} Louise-Marie-Eugénie Jonglez, *Lille*.

BAYEUX: M^{me} Flament, *Pont l'Évêque*.

BESANÇON: M^{lle} Thérèse Broc, *Giromagny* (Territ de Belfort).

LYON: M. Jean Baptiste Huguet, *Lyon*.

ORLÉANS: M^{me} la Marquise Marie-Edwige de Buchepot, *Orléans*.

SAINT-BRIEUC: M^{lle} Marie Lucas, *Tréguier*.

SAINT-DIÉ: M. Louis-Philippe Lemasson, *Épinal*.

VERSAILLES: M^{me} Le Merrer. *Versailles*.



Autres pays

BELGIQUE: M^{lle} Sophie-Flore Derbaix, *Binches*.

» M. le baron de Vogensanck, *Zolder*.

» M^{me} Feyen, *Exel*.

» M. le baron del Marmol, Camérier de S. S. Pie X, *Salzennes* (Prov. de Namur).

» M. Generet, *Liège*.

CANADA: M^{me} Joseph Letellier, *Limoilou* (Province de Québec).

» M^{lle} Alice Letellier, *Limoilou* (Prov. de Québec).

» M. Alexandre Letellier, *Limoilou* (Prov. de Québec).

» M. Louis Letellier, *Limoilou* (Prov. de Québec).

» M^{me} J. Maheux, née Letellier, *Limoilou* (Prov. de Québec).

ITALIE: M^{me} Constantin, née Thérèse Danna, *Champorcher*.

SUISSE: M. Louis Brasey, *Estavayer-le-lac*.

— M. Louis-Noel-Hubert André de la Fresnaye, *Glion*.



Pater, Ave, Requiem.

Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.
Gérant: JOSEPH GAMBINO — Turin, Imp. Salésienne.
(B. S.)

